

EN VENTE

A LYON, chez les libraires.

A PARIS, — Chez Lucien MARPOY,
galerie de l'Odéon.

JOURNAL PARIS-LYON

S'ADRESSER AU GÉRANT

Bureau de l'imprimerie, rue Tupin, 31.

1867 290 511

BOITE DANS L'ALLÉE

SOMMAIRE.

A nos lecteurs.	—	
Une Statue à Voltaire.	—	Melchior Drack.
M. Jules Faure à l'Académie.	—	X...
Artistes et Bourgeois.	—	Un Provincial.
Chronique parisienne.	—	Castaudy.
Correspondance.	—	Castaudy.
Chronique lyonnaise.	—	Gonzague.
Le problème des origines.	—	Rodolphe d'Als.
Théâtres de Lyon.	—	Alfred Debeancy.
Les Petits Théâtres.	—	Léon Saint-Urbain.
Les Cafés-Concerts.	—	Jules Célès.
Angelo, roman (suite).	—	Stanislas Charnal.

A NOS LECTEURS

Le *Réveil* a rencontré partout les plus honorables sympathies. De toutes côtés on lui crie : Courage ! Nous en sommes heureux et renaissants.

Nous ferons tous nos efforts pour rendre notre feuille aussi attrayante que possible, tout en continuant à nous inspirer de principes élevés, d'idées libérales.

Ce que nous désirons, c'est de contribuer, dans la mesure de nos forces et dans les limites permises, à activer l'éducation et la moralisation des masses. Nous avons résolu, dès lors, de ne point fixer à vingt centimes, comme nous l'avons décidé le prix de chaque numéro. Il ne sera pas élevé au-delà de quinze centimes, et nous serions entièrement satisfaits, si la vente du numéro 4 pouvait achever de nous persuader à le maintenir, sans augmentation aucune, à dix centimes.

Dans son prochain numéro, le *Réveil* établira ses prix d'abonnement.

UNE STATUE A VOLTAIRE

C'est la grande question du jour. Politiques ou littéraires, tous les journaux de France s'en occupent. Les uns laissent entrevoir l'étonnement et la rage mal dissimulés sous une rail-

Feuilleton du RÉVEIL.

ANGELO

(Suite)

LE MARIAGE DE LORD PALLAFOX.

Lorsque Angelo exposa son *Improvisateur*, ce tableau étonna les connaisseurs par la noble simplicité, l'énergie de son style, et fut comme le manifeste du talent du peintre.

Il n'en fut pas de même lorsque sa *Fête du Printemps* parut ; c'était un chef-d'œuvre pourtant ; mais déjà l'envie s'était éveillée et tentait de fermer l'horizon au nouveau Raphaël.

Nous avons maintenant à retracer aux ronces de quels sentiers de douleurs le peintre laissa ses illusions et ses enthousiasmes. Ce chapitre ouvre la seconde période de sa vie.

Le prince Commène possédait un palais dans la cité des Médicis ; il était venu l'habiter. Angelo fut appelé par lui à Florence pour peindre un portrait en pied de Sydonie.

Bien des fois la mousseline de la robe de la jeune patricienne vint à effleurer les vêtements du peintre ; l'odeur de ses cheveux parfumait son air ; et à force de contempler la principessa, son image idéale finit par se graver en traits ineffaçables dans l'âme d'Angelo.

Où était-il après les longues heures passées

derrière de mauvais goût ; les autres donnent libre carrière à leur admiration pour le philosophe, et applaudissent à l'idée de lui élever une statue. La presse bouffonne elle-même ne peut se résigner à garder le silence.

Qui pourrait, en effet, rester indifférent à l'œuvre philosophique de Voltaire, cette grande figure du XVIII^e siècle, cet apôtre du libre examen ?

« La souscription dont nous avons pris l'initiative, dit le journal le *Siccle*, n'est pas seulement un hommage rendu à Voltaire, c'est une souscription voltairienne. »

Il faut alors que cette manifestation de l'esprit philosophique soit éclatante et que tous les libres penseurs répondent à l'appel.

Certaines feuilles dont les tendances sont connues : le *Monde*, l'*Union*, le *Pays*, etc., ont en l'imprudente idée d'opposer la souscription nouvelle au denier de saint Pierre, de mettre l'esprit de libre examen en face des anciennes traditions. Nous acceptons le dénombrement, ce sera la réponse philosophique et religieuse du peuple à l'*Encyclopédie* et au *Syllabus*.

Mais en prenant part à la souscription, le *Réveil* ne cède à aucune inspiration politique. Il ne voit et ne veut voir dans Voltaire que le philosophe et le penseur. C'est au point de vue historique seul qu'il se place pour rendre hommage à l'émancipateur de l'esprit, au libérateur de la pensée.

Il n'est pas dans l'histoire de la civilisation de nom plus grand que celui de Voltaire ?

Je ne veux assurément pas soutenir que le philosophe de Ferney ait été sans défaut et que ses œuvres soient à l'abri de toute critique ; mais en tenant compte des temps et des lieux, la morale a de graves reproches à lui adresser. Mais il s'est montré le plus vaillant soldat de la raison. Sa vie a été toute d'actions et de combats. Armé de sa plume, il a bravé les persécutions pour soutenir la liberté de penser. La guerre qu'il a livrée à l'infâme, c'est-à-dire au fanatisme, à l'intolérance, aux superstitions, restera éternellement

glorieuse. Toutes les victimes de l'oppression cléricale ont trouvé en lui un défenseur convaincu, énergique et redouté. Trois ans il a travaillé à la réhabilitation de Calas. Ami d'un roi, il ne lui a jamais prêché que la raison, l'amour du bien, la véritable doctrine de la charité. Toujours et partout, il a combattu l'ignorance et la crédulité du peuple. En un mot, il a été tout à la fois un penseur et un homme d'action, et de tous les philosophes du XVIII^e siècle, c'est lui qui a eu l'influence la plus heureuse, la plus salutaire, sur le progrès de l'humanité.

Sans doute, il n'a point été le premier champion du libre examen. Déjà en Angleterre, comme il le constate lui-même, les mortels pouvaient penser sans crainte. En outre, en France, Rabelais, Montaigne et bien d'autres avaient déjà ouvert la voie qu'il a suivie ; et d'ailleurs, à côté de lui il y avait toute la pléiade des libres penseurs de ce grand siècle. Mais il a apporté dans la lutte un courage, une énergie, une habileté incomparables. A une âme ardente et passionnée il joignait un bon sens, une clarté, une précision admirables ; maniant avec une dextérité sans égale le sarcasme et l'ironie, et infligeant à ses adversaires, avec cette arme cruelle, de mortelles blessures. « Dès qu'une grande idée, dit M. Frédéric Morin, apparaissait dans les profondeurs de la pensée humaine, il était là, penché sur la fournaise, qui recueillait l'idée, la vivifiait, la dépouillait de ses langes, lui donnait pour ainsi dire le baptême de son génie, puis, sous toutes les formes imaginables, la répandait dans les esprits, émerveillés de la compréhension si tôt qu'il l'exhalait. C'est ainsi que presque toutes les découvertes impérissables du XVIII^e siècle ont dû passer par son esprit pour arriver à l'esprit humain. C'est ainsi qu'il a fait du génie de quelques-uns le patrimoine de tous. C'est ainsi que les innovations les plus audacieuses, présentées par lui à la France, apparurent comme les lois mêmes de la raison. C'est ainsi qu'il substitua le règne fécond et transfor-

mateur de l'opinion publique au vieil et morne empire du sens commun, c'est-à-dire du préjugé séculaire. »

Voltaire résume le XVIII^e siècle, et l'histoire doit le proclamer le véritable fondateur de la liberté de penser.

Que peut alors faire de mieux, à la veille d'une exposition universelle, la génération de 1867, sinon de glorifier l'un des grands défenseurs de l'humanité, le premier des philosophes rationalistes ?

A ceux qui objectent que l'heure présente a d'autres questions à résoudre, et que le moment est inopportun, le *Réveil*, qui ne fait pas de la politique, répondra que jamais, philosophiquement parlant, l'instant ne fut mieux choisi.

Il y a redoublement de zèle et de ferveur mystiques, accroissement continu des enrôlements de la société de Saint-Vincent-de-Paul !

Multiplication des corporations religieuses de toutes sortes !

Fabrication de miracles !

Exclusion des libres penseurs des académies !

Mandements pontificaux et prédications innombrables en faveur de l'infailibilité du pape ?

C'est le moment où jamais d'affirmer l'indépendance de la raison, la liberté de la croyance, en face de cette restauration de la foi aveugle et de ses volontés infailibles.

Royer-Collard, Cousin, Guizot, Auguste Comte, tous les grands philosophes de la génération présente ont été injustes vis-à-vis de Voltaire : il est indispensable qu'il soit vengé et glorifié.

C'est l'esprit philosophique de Voltaire qui a fait la France et l'Europe libérale du XIX^e siècle. Ah ! que ce souffle bienfaisant ne vienne pas à disparaître !

Une statue sur une place publique, aux regards de tous, glorifiera l'homme, et sa doctrine rappellera le bienfait et encouragera les libres penseurs.

Puisse-t-elle aussi inspirer à toutes les générations qu'elle verra tourbillonner à ses pieds, le désir de connaître un peu mieux que la géné-

Angelo entra. Sydonie tressaillit.

Elle lui apprit la nouvelle du mariage projeté par son père.

— O ciel ! on vous marie ! s'écria Angelo.

Que se dirent-ils ensuite ? Leurs yeux plus que leurs bouches parlèrent ; entre leurs deux âmes venait de se produire ce que Stendhal appelle le coup de foudre.

— Oui, je vous aime, Sydonie, comme un ange des cieux qui m'a tendu la main ! Je vous aime, entraîné par un pouvoir qui me domine ! J'ai voulu résister, j'ai été vaincu. C'était de la flamme, je ne pouvais me défendre... Oh ! je le sens, renoncer à vous, c'est être condamné à mourir !

— Mourir ! vous !

Angelo était aux pieds de Sydonie et couvrait sa main de baisers.

— Mon père ! s'écria Sydonie, en se dégageant vivement.

Le prince Commène venait de surprendre les deux amants.

— Quel est le nom qu'il faut que je vous donne ? répondez, monsieur ! dit le prince à Angelo.

— Ah ! mon père ! s'écria Sydonie, en tombant à ses pieds.

— Sortez, monsieur, sortez ! tout vous sépare de ma fille.

Ces dernières paroles du prince frappèrent comme un glaive le cœur du peintre, qui s'éloigna en jetant le douloureux adieu de son regard à Sydonie.

Le prince Commène, on le voit, tenait encore pour les idées de castes. Il croyait avoir assez fait en consacrant sa vie à l'indépendance de l'Italie. Ah ! ce sera un bien grand philosophe, un sage bien admirable, celui qui fera comprendre au monde que le point de départ du problème humanitaire, c'est l'homme, c'est l'individu, et qu'il y

a encore autre chose à faire que d'accomplir des changements ethnographiques.

Quelques jours après la scène à la suite de laquelle le palais Commène fut fermé à Angelo, la principale église de Florence était décorée pour une cérémonie de mariage, avec un grand luxe de tapis armoriés, de guirlandes et de tentures.

Les orgues jouaient un air religieux.

Sydonie, victime résignée, venait d'être conduite à l'autel par son père, pour y engager sa foi à lord Pallafox.

Un témoin inaperçu de cette cérémonie était appuyé contre un pilier, c'était Angelo.

Mais au moment de l'échange de l'anneau nuptial, au moment où les serments des deux époux allaient monter vers les cieux, Angelo s'avança.

— Angelo ! s'écria Sydonie, et, se relevant par un mouvement spontané, elle ajouta : — Non, non, je ne puis vous obéir, mon père ! Et se tournant vers lord Pallafox : — Milord, je renonce à un hymen sans amour comme serait le nôtre !

— Ma fille ! s'écria le prince, en rougissant.

— Exagération de sentimentalité ! dit lord Pallafox.

— Que penseriez-vous de moi ? Que penserions-nous l'un de l'autre ! murmura Sydonie.

— Votre fille est singulière, dit lord Pallafox au prince Commène, mais ce ne sera peut-être pas son dernier mot, et il ajouta en se retirant flegmatiquement : — C'est fort désagréable.

Quant à Sydonie, elle venait de tomber évanouie ; le lendemain, elle était emmenée par son père loin de Florence.

STANISLAS CHARNAL.

(La suite au prochain numéro.)

ration présente les œuvres du grand philosophe du XVIII^e siècle.

Ce n'est qu'en se retremant dans le bon sens, les idées, les tendances de Voltaire, qu'elle pourra continuer utilement à dégager la conscience des nuages et de l'idolâtrie des vieilles traditions.

Pour la rédaction :

MELCHIOR DRACH.

M. JULES FAVRE A L'ACADÉMIE

Il n'y a plus à en douter, M. Jules Favre a posé sa candidature à l'Académie, et la maintient, malgré la critique de certains amis. Mais il a résolu, dit-on, de se soustraire à l'obligation des visites, et de donner un exemple qui fera tomber ce vieil usage en désuétude.

Tout ce qui se rapporte à l'illustre avocat intéresse particulièrement la ville de Lyon, dont il est l'enfant et le député.

Elle verrait alors avec plaisir la brillante carrière de l'orateur couronnée par les suffrages de la célèbre Académie.

Il y a quelques années, l'art oratoire était critiqué, méprisé, haï, même par certains hommes; l'Académie, qui est spécialement chargée de le soutenir et de le défendre, l'a réhabilité en nommant Berryer. Qu'elle achève son œuvre en nommant Jules Favre. Ou trouverait-elle, à cette heure, un représentant plus digne, un modèle plus accompli?

On objecte que Jules Favre est un catholique convaincu et pratiquant, et que sa nomination donnerait encore une plus grande influence au confessionnal de M. Dupanloup.

C'est une crainte qu'il n'est pas permis d'avoir. Le libre penseur doit, avant tout, donner l'exemple de la tolérance. D'ailleurs, quelles que soient les croyances religieuses de l'illustre orateur, il a inscrit en première ligne sur son drapeau philosophique : Liberté de conscience, liberté de penser. Nul ne peut douter de sa bonne foi; il serait décidé, le premier, à défendre ces libertés à l'Académie, si-elles étaient attaquées, et son éloquence entraînante pénétrerait ses savants collègues.

fauteuil à l'Académie peut l'honorer, le Réveil lui souhaite une élection triomphante.

ARTISTES & BOURGEOIS

On se demandera pourquoi nous avons accouru à dessein ces deux qualifications génériques, qui servent d'étiquettes à deux classes qu'on a l'habitude de considérer comme ennemis irréconciliables.

Nous répondrons que c'est précisément cet antagonisme déplorable que nous allons étudier et combattre; plusieurs articles nous seront nécessaires, pour fournir complètement notre carrière contre ce préjugé fâcheux. Sans prétendre à autre chose qu'à l'indulgente sympathie du lecteur, nous espérons qu'il nous suivra dans cette voie, et voudra bien ne pas trop regretter de s'y être engagé.

La position du journaliste en province, surtout celle du journaliste qui ne borne point ses ambitions à la dépêche Agence Havas commentée, ou au douloureux accident déploré, est évidemment des plus fâcheuses.

D'un côté, le public, et un public imbu de préjugés et d'idées fausses à l'endroit de tout ce qui tient une plume, considérant l'écrivain au jour le jour comme un homme qui gagne son pain à la sueur de sa réclame, l'attendant aux moindres faux pas dans sa ligne, et ne lui pardonnant ni ses défaillances naturelles, ni ses réticences nécessaires. De sympathies, de bienveillance, voire même d'estime, peu ou point, une raideur farouche, une morgue inexorable, presque du dédain, voilà le bilan qu'accorde aux malheureux chargés de l'instruire ou de l'amuser, la sottise provinciale.

De l'autre côté, un petit groupe d'artistes, d'écrivains ou de jureurs, une coterie disséquant impitoyablement sa phrase pour en extraire la mauvaise foi politique, le caractère intéressé ou le ridicule, et donnant charitablement son coup d'épaulement à chaque glissade.

Une mesquine rivalité, une sotte jalousie, une petitesse de vues déplorable constituent le fond de cet aréopage implacable dans ses arrêts.

L'homme de talent et de cœur, qui ne connaît point l'art de nager entre deux eaux, se débat vainement dans ce dangereux fleuve, pour s'en tirer, il doit être un nageur émérite; aussi les noyades sont-elles fréquentes, et la situation serait désespérée si Paris ne laissait de temps à autre pendre quelques branches auxquelles se rattachent les naufragés.

Du saule vert, le plus souvent.

Isolé, livré à ses seules forces, privé de cette atmosphère où l'artiste a besoin de se retremper, travailleur malheureux dans un terrain infertile, l'écrivain accompli en province une tâche stérile et ingrate pour laquelle il faut plus que des forces ordinaires.

Les exceptions, devons-nous ajouter dans l'intérêt de la vérité, abondent; mais en somme la situation subsiste, bien qu'ébréchée.

C'est contre ces tendances funestes, qui ont détruit en germe tant de pensées, utiles et profitables à tous, qui ont étouffé ou paralysé plus d'une généreuse tentative, contre cette injuste défiance, ce maladroït esprit, que nous essaierons de réagir.

Nous comptons être aidés dans cette campagne par tous les hommes éclairés et de bonne foi.

UN PROVINCIAL.

CHRONIQUE PARISIENNE

Un communiqué ayant été envoyé à la Presse, à propos de son article sur les disparitions mystérieuses à Paris, je me dispenserai d'en parler.

M. Paul de Saint-Victor vient de lancer son premier livre : *Hommes et Dieux*. Cet artificier littéraire possède assez de trombones et de grosses caisses à sa disposition pour se passer de ma plume.

La *Petite Presse* vient d'envoyer et faire placarder dans tous les chefs-lieux et bourgades des affiches-monstres annonçant... Quoi? — Un nouveau roman de M. Adolphe Belot : *Les Mémoires d'un Coiffeur*. Rien de M. Villotard, tant pis.

A propos du *Testament de César Girodot*, pièce de ces deux auteurs, M. Rouvenat, l'ex-directeur de l'Odéon, vient de révéler que MM. Rouher fils et l'illustre Dennerly-de-Cabourg-Dive, avaient touché chacun une part de droit d'auteur, à titre de collaborateurs.

Et l'on s'étonnait que le *Testament de César Girodot* eût été représenté à l'Odéon!

L'exemple de feu M. Mocquart s'est propagé dans les hautes régions, comme on le voit. Mais les auteurs dramatiques n'ont qu'à bien se tenir si les fils de ministre leur font concurrence! Restez plutôt cordonniers si c'est votre état!

L'*Indépendance Belge* disait dans un de ses derniers numéros :

« Quelques journaux ont essayé de faire prendre le change sur les obstacles mis à la représentation de *Gaîté* de M. Ponsard, en l'attribuant à des mésintelligences de coulisses. Il n'en est rien : C'est une interdiction administrative, verbale ou écrite, implicite ou explicite, qui s'oppose à la représentation de ladite pièce. » Mais le *Moniteur* a écrit depuis : « Nous sommes en mesure d'annoncer que la représentation de cet ouvrage est autorisée. »

Elle est triste la comédie qui a été jouée à propos de l'œuvre du poète viennois.

Tout Paris sait aujourd'hui quelle influence on avait fait agir.

Et l'auteur d'*Agnès de Méranie* et de *Charlotte Corday*, ce fils de Cornéille, qui s'est tenu sur son lit de douleur, a consenti à d'importantes coupures.

Le *Théâtre-Lafayette* vient d'ouvrir ses portes au public.

La salle est très-coquette et ce théâtre peut devenir populaire.

Enregistrons deux succès :

Un drame en quatre actes, de deux débutants, fort bien joué par M^{lle} Léontine, une forte ingénuité des plus sympathiques, MM. Gobert (*André*), Ténence (*Georges*), et Auger de Beaulieu, qui dans un rôle de *Gavroche* dont il a su faire un type, nous a rendu Colbrun, qu'il fera bientôt oublier.

L'*Amour aux Vols*, opéra-comique en un acte, de MM. Auger de Beaulieu et Chol de Clercy; musique de MM. Testu de Beauregard et Stéphane. Librettistes, compositeurs et artistes ont prouvé que :

Leurs pareils à deux fois ne se font pas connaître Et pour des coups d'essai veulent des coups de maître.

M. Larcher (*Gaudruche*) a donné trois fois l'*ut dièse*. Les applaudissements ne lui ont pas fait faute ainsi qu'à M^{lle} Marel (*Rose*) et à M. Bernay.

Un nouvel acte de piraterie : Le coupable serait M. Hostein, l'habile directeur du théâtre impérial du Châtelet.

M. Nérée Desarbres, qui avait confié à cet impresario décoré le manuscrit d'une grande machine, l'accuse de lui avoir volé trois tableaux de sa pièce, qu'il a retrouvés dans la *Lanterne magique*, *Cendrillon* et le *Diabolo boiteux*, trois féeries signées : Clairville, Blum, Flan, Albert Monnier et représentées sur la scène du Châtelet.

Que M. Nérée Desarbres laisse encore jouer deux ou trois féeries à ce théâtre à femmes, et il aura la satisfaction de voir défiler sa pièce en détail.

Déjà, à l'occasion du *Médecin des Enfants*, du *Fou par amour* et de l'*Aveugle*, au théâtre de M. Hostein, on parlait de *Cartouche*.

Du 15 au 20 février, le *Don Carlos* de Verdi sera représenté.

Certains journaux découpent les profils des nouveaux ministres : MM. Vuitry, de Forcade La Roquette, de Moustier, maréchal Niel, Rigault de Genouilly, de la Valette.

Avis aux amateurs d'histoire contemporaine.

Le barreau de Paris vient de perdre un de ses membres les plus honorables, M. Freslon, avocat à la cour impériale.

Membre de l'Assemblée constituante, il devint ministre de l'instruction publique sous Cavaignac.

Le lendemain du 2 décembre, il donna sa démission d'avocat général à la cour de cassation. L'avare et grotesque *candidat humain*, Adolphe Berton était une de ses antipathies.

Samedi soir, 26 janvier, la splendide écuyère-courtesane Cora Pearl a débuté aux Bouffes parisiens, dans *Orphée aux Enfers*.

Le Jockey-Club, des princes, des ducs, des académiciens, des journalistes, etc., assistaient à cette scandaleuse exhibition et ont couvert d'applaudissements la *drôlesse*, qui a chanté horriblement faux.

Tous ces gâteaux ont même crié bis.

Quant au costume de la débutante, elle en avait si peu... si peu... qu'on lui aurait volontiers prêté une feuille de vigne pour cacher sa... laideur.

MM. les critiques, gardiens de la morale, avaient invité les Folies-Dramatiques qui donnaient, ce soir-là, une première représentation, à la remettre au lendemain. Le lendemain, tous les journaux se sont empressés de rendre hommage à cette *diva* d'un nouveau genre, de raconter sa vie dans ses plus minutieux détails. C'est fort édifiant!

Il y a quelques jours, Paris patinait.

La grande fête aux flambeaux a eu lieu au bois de Boulogne.

Une double rangée, autour du lac, de girandoles et de lanternes vénitiennes, et des ifs lumineux, éclairaient les chemins, donnaient à la scène un aspect fantastique.

Les pièces d'artifice portaient, les musiques de la gendarmerie impériale et de la garde de Paris jouaient; et les dilettanti du patin, emmaillottés dans des fourrures, portant sur la poitrine ou au chapeau de petites lampes-phares, faisaient assaut de vitesse et de culbutes dans l'enceinte réservée aux membres d'*Ice-Club*, passaient et repassaient comme dans un rêve.

Là, les toilettes les plus excentriques, les bouquets à un louis, la plus folle dépense, les plus grands noms... de la noblesse du jour, les illustrations... de la finance.

Là, tout était joie, plaisir, insouciance.

La glace était si solide!!

A la même heure, il y avait des milliers de familles qui grelottaient et blasphémaient dans des taudis sans feu, ouverts à tous les vents du ciel, qui ne leur apportaient que le désespoir.

Dieu des riches! pardonne-leur!

Le froid était si glacial!

On m'écrit de Londres que le 24 courant, la misère dont souffre la classe ouvrière et la cherté du pain ont occasionné de graves désordres à Greenwich et à Deptford. Les affamés ont fait irruption dans les boutiques des boulangers, s'emparant de tout le pain qui s'y trouvait, éventrant et jetant dans les rues les sacs de farine.

CASTAUDY.

CORRESPONDANCE

La semaine dernière, notre collaborateur M. S. Charnal, nous avait adressé une lettre qui devient inutile par la publication de la suivante :

A M. THOMAIN, ex-gérant du Journal de Guignol.

Paris, 27 janvier 1867.

Vous dites dans votre lettre, publiée par le *Camarade*, dans son numéro du 26 courant, que je n'ai jamais été le rédacteur en chef du *Journal de Guignol*.

Le 25, j'avais adressé au *Réveil* une rectification semblable.

Comme vous le voyez, je tenais à rétablir la vérité des faits, et vous ne vous êtes pas trompé en affirmant qu'il serait « pénible à ma modestie de les voir dénaturer. »

Le *Journal de Guignol* n'avait pas de rédacteur en chef. L'organisation égalitaire de cette feuille s'y opposait. Nous étions quatre rédacteurs-fondateurs ayant chacun les mêmes droits.

Permettez-moi une légère rectification : J'ai collaboré pendant les douze premiers numéros du *Guignol*. Votre patron, M. Labaume, a pu l'ignorer. Il n'était alors que l'imprimeur du journal et la rédaction pouvait se dispenser de le prendre pour confident.

Je dois vous rappeler que le *Guignol* a été tué par ses fondateurs au douzième numéro. Il nous a répugné de prolonger l'existence de notre triqueur, en ayant recours à l'opération césarienne, comme nous l'avons déclaré.

C'est à ce moment que votre patron a acheté le droit de continuer le journal.

Etranger à cette spéculation, j'ai fondé le *Journal de Guignol*, qui m'a eu pour rédacteur en chef, jusqu'au jour où j'ai été arrêté et écroué à Saint-Joseph, ayant été condamné à neuf mois de prison pour le *Journal de Guignol* et le *Guignol*.

Passer-moi ces détails. Je les livre à la publicité pour éclairer la question-Guignol, jusqu'ici fort obscure.

S'il vous en faut d'autres, je me tiens à votre disposition.

J'ai l'honneur de vous saluer.

S. CHARNAL.

CHRONIQUE LYONNAISE

Vous le savez, quel avantage m'a procuré cette semaine mon métier de chroniqueur?

Recevoir les plaintes de la jeunesse féminine.

Elle a toujours la rage de la danse, et les salons ne veulent pas s'ouvrir en 1867. Le carnaval est triste comme les affaires.

On m'affirme que déjà certaines mères de famille, qui avaient compté sur les brillantes soirées de cet hiver, commencent à laisser deviner leurs impatiences ou leurs inquiétudes.

Et les statisticiens, les hommes positifs, feraient entrevoir une diminution dans le chiffre des mariages, et, par suite, un abaissement de la population : — conséquence sociale très-regrettable.

Je dois nécessairement être de l'avis du beau sexe et des mathématiciens réunis. Me sera-t-il permis, cependant, de trouver ces plaintes quelque peu prématurées! Il est de bon goût que les soirées dansantes du carnaval n'aient plus lieu qu'en carême, parce qu'il y a redoublement bien prononcé de la ferveur religieuse. Or, nous avons encore du temps devant nous.

Il est vrai qu'on arrive ensuite à l'encombrement, et que les beaux cavaliers qui ont cours sur le marché matrimonial seront obligés, pour bien faire leur carnaval, d'être de corvée plusieurs soirées consécutives. Mais dans la bonne société, c'est si doux le fruit qui semble défendu.

Au surplus, le carnaval échevelé ne paraît pas avoir eu beaucoup plus d'entrain jusqu'à ce jour dans le vaste palais de l'Alcazar qui lui est consacré. On y rencontrait bien encore, samedi dernier, quelques paletots propres; mais, grand Dieu! quelles toilettes féminines!

La beauté déchu, qui accompagne et exploite la débutante, c'est-à-dire la décrépitude et la simplicité forcement exagérée, voilà le fin gibier des premières soirées de l'Alcazar; et 1867 a été remarquable sous ce rapport.

Toutefois, parmi les paletots déçus, les amateurs de musique ont pu éprouver quelques consolations. M. Marc Jandard est un habile chef d'orchestre, et on ne peut que le féliciter de ses succès. Samedi, il a gratifié le public de deux nouveautés remarquables et de sa composition.

Vauda, polka-mazurka, a été très-goutée des dilettantes. Mais les honneurs de la soirée ont été pour le quadrille de circonstance, la *Vie lyonnaise*, brillante composition dont plusieurs motifs ont été redemandés et bissés.

Bientôt, ces deux nouveautés musicales seront dans tous les salons, sur tous les pianos.

M. Émile Mottiers est un rédacteur du *Progrès* qui fait chaque semaine confidence au public de ses plus secrètes pensées en ce qui concerne le théâtre, il n'a rien de caché pour ses lecteurs et sa franchise est des plus louables.

On jouait l'autre soir, le *Bourgeois gentilhomme* et il a été forcé d'aller l'entendre, mais il affirme que si l'on continue à jouer Molière comme cela, il finira par trouver la *Vie parisienne* bien plus spirituelle que *Tartuffe*.

Au rebours de bien des gens, M. Mottiers dit ce qu'il pense. Nos félicitations!

Il ajoute :

« Franchement, — franchement toujours, — il vaudrait mieux laisser dormir les chefs-d'œuvre. »

C'est ça, laissons dormir les chefs-d'œuvre! L'aristarque de la feuille où écrit M. Lucien Jantet termine par cet axiome en moins singulier, après avoir dit un peu plus haut leur fait en quatre mots aux pièces littéraires :

« Le théâtre doit amuser et élever. »

Nous ne comprenons pas bien; donc, nous pensons que M. Émile Mottiers, qui dit poliment à « Molière: Monsieur, vous m'embêtez », a voulu dire que la *Vie parisienne* amusait et élevait... la recette.

Vous ne vous en seriez pas douté? ni moi non plus!! Le *Salut public* a abandonné la Suisse pour l'Amérique!! Sans ménager la transition, il a passé du spirituel *Gallius* au docte *Historicus*!!

Constations d'abord que les lecteurs de la feuille libérale n'ont évidemment rien perdu au change, puisqu'on leur sert une grande république au lieu d'une petite.

Mais en voici bien une autre. Au dire de certaines gens qui se prétendent dans la confidence des pseudonymes, *Gallius* et *Historicus* ne seraient qu'un seul et même personnage, un écrivain doublé, sachant se montrer sous différents aspects et voulant qu'on s'en aperçoive.

S'il entreprend de donner un nom à chacune de ses qualités littéraires, je plains le dictionnaire des contemporains célèbres... Quel in-folio!

Nous avons eu le plaisir d'entendre dimanche soir, dans le *Trouvère*, M. Jourdan, ténor lyonnais, ce qui est une des principales qualités de cet artiste, en ce temps de décentralisation. M. Jourdan est un ancien huissier qui a abandonné il y a quelques années Thémis pour Euterpe et Melpomène.

Il sollicitait de M. d'Herblay une audition depuis plusieurs mois, ce dernier l'avait constamment renvoyé à huitaine; enfin, l'autre jour, il a fait droit à sa requête. L'ancien huissier n'a pas précisément saisi son public, son timbre n'est pas clair, et quand il produit sa note, elle manque de correction; nous croyons qu'il abandonnera notre ville, théâtre de ses premiers exploits: il n'est point encore assez fort pour y être valablement cité, le public s'est montré froid à son égard.

Et c'était justice.

Encore une représentation nouvelle!

Avant-hier, les *Célestins* ont donné la *Reine Cutilon*, de Paul Féval.

Et vous ne conviendrez pas avec moi qu'elle est infatigable, la troupe de M. d'Herblay?

Si au moins le choix du personnel et l'intelligence de la distribution des rôles répondaient à la bonne volonté! Mais...

L'affiche de cette première représentation annonçait, comme une curiosité remarquable, l'apparition, au premier tableau, d'un brillant cheval noir.

Le spectateur curieux et haletant a vainement attendu et cherché, il n'a rien vu venir. Ce cheval ne serait-il autre, par hasard, que M. Budaud, le sombre chevalier?

Nous demanderions, dans ce cas, à quelles courses il a assisté, quels paris il a gagnés et quel est son prix de loupage?

La réponse sera publiée gratis.

Le Cercle-des-Familles a toujours eu la spécialité des tours de prestidigitation. — M. Régner, son directeur, à force d'en voir, y a pris goût, et il s'offre au public comme un amateur. Puisqu'il n'a pas de plus hautes prétentions, la critique se fera indulgente. Elle ne dira pas même qu'il laisse voir les ficelles de ses tours les plus simples. — D'autant plus qu'il doit faire jouer, dimanche 10 février, une pièce du crû, en 4 actes: *Les Blagueurs*, par notre collaborateur Victor Chauvet.

Mais s'il n'a pas toute l'adresse nécessaire, ses acteurs ont quelquefois plus d'esprit qu'il n'en faut.

Deux de nos collaborateurs (pas moi) assistaient dimanche à la représentation. Et voici le joli petit mot qu'on s'est permis de lancer à leur adresse:

— Ah! mon Dieu! mais il est toqué mon futur, s'écrie, dans la *Fiole de Cagliostro*, M^{lle} Dormeuil.

— Soyez tranquille, belle cousine, répliqua immédiatement Réginald, aujourd'hui, les toqués deviennent sages au *Réveil*.

La 103^e Société de secours mutuels vient d'avoir une assemblée générale annuelle. Un fait intéressant s'y est produit.

De 1844 à 1852, cette société a eu pour président, M. Antoine Chanoz. Depuis cette époque, les présidents de sociétés de secours mutuels ayant été nommés par décret, M. Chanoz n'a plus été que vice-président.

Pour lui prouver qu'il n'avait pas démerité dans l'estime de ses anciens électeurs, qu'il avait au contraire conservé et acquis toutes les sympathies, enfin, comme témoignage de reconnaissance pour les services rendus, ses collègues lui ont donné une belle médaille d'or.

Voilà une distinction honorifique dont on a le droit d'être fier.

M. Labaume, ex-imprimeur du *Journal de Guignol*, fait beaucoup parler de sa personnalité en ce moment.

C'est ainsi qu'une lettre de lui, publiée par l'*Avenir national* et le *Temps*, a valu à ces journaux les avantages du communiqué.

Et dire maintenant qu'il y a une question Labaume; ce serait comique si les rigneurs dont la loi frappe les journaux, permettait la gâté en semblable matière.

Quoi qu'il en soit M. Labaume est en train de passer à l'immortalité.

Heureuse nouvelle!

M. Jules Mondray n'était pas mort, le *Courrier de Lyon* publie aujourd'hui une Causerie qui lui est envoyée de Paris par son ancien feuilletoniste dramatique.

Elle nous a paru intéressante et spirituelle, cette *Causerie parisienne*, et le *Courrier* a eu vraiment la main heureuse.

Il paraît que les jeunes plumes rencontrent accueil chez ce bon *Courrier*, que quelques-uns trouvent *perruque*. Son nouveau critique théâtral, M. Paul Ducisay, est un jeune écrivain qui fait ses premières armes dans ce qu'on est convenu d'appeler la grande presse.

Voilà les journaux de Paris qui se mettent à annoncer les représentations de M^{lle} Fargueil, au théâtre des Célestins, dans *Maison Neuve*.

Il ne faut pas oublier qu'il y a quinze jours déjà que le *Réveil*, le premier dans la presse, a donné cette nouvelle artistique.

Un soupçon de fatuité sied bien à la jeunesse. (C'est notre quatrième numéro!)

GONZAGUE.

ÉTUDE PHILOSOPHIQUE

LE PROBLÈME DES ORIGINES

(Suite. — Voir le numéro du 27 janvier.)

C'est pour prouver l'impossibilité de cette existence qu'on a essayé de soumettre les diverses substances végétales et animales à l'ébullition, et qu'on a également fait chauffer l'air, le tout jusqu'à 150 degrés et pendant plusieurs heures. Le feu, disait-on, devait nécessairement détruire le germe, le principe fécondant. Un œuf cuit ne produit pas un poulet.

Mais les savants ne sont pas d'accord sur les résultats qu'ils ont obtenus. Les uns prétendent qu'après l'ébullition et l'échauffement de l'air, les phénomènes de la formation microscopique se sont produits. Ce qui prouverait que les germes n'étaient pas dans l'atmosphère. — D'autres soutiennent que les phénomènes ne se produisent, au contraire, que très-rarement après l'ébullition, et seulement lorsque la chaleur n'a été ni assez forte ni assez longue pour détruire les germes fécondants. Ils assurent, d'ailleurs, que l'abondance des germes atmosphériques n'est pas la même à toutes les hauteurs, qu'elle diminue à mesure qu'on s'élève, que les animalcules croissent en moins grande quantité sur les montagnes que dans les plaines. — Différence très-facile à expliquer, en admettant la présence des germes fécondants dans l'atmosphère, parce que l'air des montagnes est plus pur que celui des plaines, mais différence inexplicable dans le système de la génération spontanée.

La conclusion à tirer est qu'il est à cette heure impossible de résoudre avec certitude le problème de la formation de ces êtres microscopiques au sein de la matière en putréfaction.

Mais alors même qu'on admettrait la génération spontanée, elle ne pourrait suffire à déterminer l'origine de l'humanité.

Son action ne s'exerce que dans des limites restreintes à l'extrémité inférieure de l'échelle zoologique. Or, comment franchir la distance entre l'animalcule et l'homme? Pourquoi, si une telle formation de l'homme était possible, ne se renouvellerait-elle pas chaque jour comme celle des animalcules.

En outre, ce mode de production n'aurait pu produire que des hommes-enfants, à la première heure et dans le premier état de la vie naissante.

« Personne, dit M. Guizot (*L'Eglise et la Société*), n'a jamais dit et ne dira jamais que par une génération spontanée, l'homme et la femme, le couple humain, ont pu sortir et qu'ils sont sortis un jour de la matière tout formés et tout grands, en pleine possession de leur taille, de leur force, de toutes leurs facultés, comme le paganisme grec a fait sortir Minerve du cerveau du Jupiter.

« Se figure-t-on le premier homme naissant à l'état de la première enfance, vivant mais « inerte, inintelligent, impuissant, incapable de se suffire un moment à lui-même, tremblant et gemissant, sans mère pour l'entendre et pour le nourrir. Il n'aurait certainement pu survivre à sa naissance et serait mort de manière ou d'autre faute de nourriture, de soins ou de secours. »

D'ailleurs, puisque la génération spontanée n'est pas indépendante de la matière, puisque c'est dans le sein des substances que l'hétérogénéité se développe, si l'homme était le résultat de la génération spontanée, il faudrait nécessairement pour résoudre le problème de son origine déterminer celle de la matière organique. Et la difficulté n'aurait fait que changer de face.

Parmi les hypothèses scientifiques les plus récentes sur le régime de la formation des êtres organisés se place celle du perfectionnement successif des animaux et des plantes.

L'étincelle vitale serait d'abord apparue dans l'être inférieur par le jeu des forces physiques, puis se serait transmise d'espèces en espèces jusqu'à l'homme. « On suppose, dit M. Zimmermann, (page 91), que la moisissure s'est transformée en champignons, le lichen en mousse, la mousse en fougère, la fougère en palmier, et que les polypes qui produisent le corail, se sont développés jusqu'à devenir successivement sépiaires, limaçons, moules, crustacés, poissons; en un mot, que tout s'est transformé jusqu'à ce que le singe devint homme. »

Certains peuples indiens et malais font un dogme religieux, à l'abri de toute contradiction, de cette transformation du singe en homme.

Dès lors, l'arrivée de celui-ci sur la terre ne serait que la manifestation d'une force régulière, il serait le suprême effort de la nature perfectionnant son œuvre, et non plus une apparition subite et imprévue.

Il faut bien le reconnaître: cette transformation de la vie une fois éclose, se métamorphosant sans cesse, soit sous une forme végétale, soit sous une forme animale, en mille espèces variées, indéfiniment perfectibles, est le complément indispensable de la génération spontanée.

De grands savants ont formulé, sans restriction, cette hypothèse. Le plus célèbre est le naturaliste anglais Darwin (*De l'origine des espèces*). Ses considérations sont extrêmement vastes; elles sont le résultat d'un examen de 40 ans, et il y a dans ses déductions une logique qui charme et qui séduit.

Geoffroy Saint-Hilaire avait déjà entrepris de démontrer l'unité des lois de la nature, l'impénétrable variété des formes, l'incroyable fécondité des combinaisons se rattachant à un procédé unique, fondamental, qui domine tout, suivant lequel la vie se répand dans certaines conditions déterminées, et sans jamais franchir les limites qui lui sont invariablement assignées. Aux regards de l'observateur attentif, l'analogie des formes se retrouve partout, dans la structure des êtres organisés, même quand les organismes sont les plus différents.

Darwin a fait de cette théorie une ingénieuse et savante application. Il reconstruit le passé du règne animal et nous fait assister à ses principales transformations jusqu'à l'état actuel. Il explique comment se sont successivement préparées ces organisations diverses si industrieuses, si compliquées, et, pour lui, tout est le résultat des forces vives et régulières de la nature. Il soutient que les espèces n'ont pas été créées dans un état de perfection relative et immuable, il pose en fait leur variabilité indéfinie.

Cette variabilité, cette divergence des espèces provient du progrès général, du perfectionnement continu de l'organisme.

Et toutes les mutations favorables produites dans le cours des âges, sont conservées par les individus qui les transmettent par voie d'hérédité de telle sorte que le progrès subsiste toujours en augmentant sans cesse.

Et s'il n'est pas partout identique c'est en raison de l'influence du climat, du sol, de la nourriture en un mot de toutes les circonstances extérieures.

L'inspecteur de la marine française, Duhamel est de la même école. Seulement au lieu de voir dans l'homme un singe perfectionné il y voit un poisson. Les poissons suivant lui ont entre eux l'affinité la plus intime et ne forment tous qu'un seul et grand genre. Par des transitions successives ils sont devenus amphibiens et l'homme lui-même par des permutations de cette espèce tire son origine du genre des poissons. Les bras sont les nageoires, les jambes furent autrefois la queue qui s'est divisée en deux; et sur toute l'étendue du corps, dans les lignes transversales qui se dessinent le plus nettement sur la main, nous voyons la place où nos ancêtres avaient des écailles.

Que penser de ce perfectionnement successif des êtres? L'histoire naturelle a-t-elle jamais pu constater la transition d'un animal à un autre? Quand donc le singe s'est-il fait homme? Ce qu'on ne voit pas dans le présent, n'a jamais été aperçu dans le passé. Parmi les plantes et les animaux qui houlissent parvenus à l'état de fossiles, on n'en rencontre pas qui servent de degré intermédiaire pour passer d'un état à l'autre.

Il n'y a pas d'être organique dit M. Zimmermann qui soit la somme d'une addition de telle substance première et de telle autre. Tous sont des formes propres de la vie.

Il est vrai que quelques rêves scientifiques agitent confusément certains esprits, surtout depuis le jour où un savant chimiste, M. Berthelot a réussi à préparer avec les éléments (les corps simples combinés ensemble) quelques unes des matières assez complexes qui entrent dans la composition des êtres vivants. On s'est ému comme à l'aspect d'un monde nouveau. Va-t-on fabriquer artificiellement des substances organiques? La création de la vie va-t-elle être un jour au pouvoir de l'homme? Tient-on enfin la clé de la nature?

« Cette clé universelle c'est l'idée du mécanisme. L'univers est le produit de deux facteurs l'atome et le mouvement. Ces deux facteurs doivent expliquer tout. Ce qui n'est pas encore expliqué le sera un jour. »

(Caro l'idée de Dieu, page 45.)

Quelles espérances passionnées de semblables expériences peuvent faire naître, quelle brillante création, quelle quantité d'êtres connus et inconnus nous allons voir éclore! L'homme va trouver son origine dans une cornue!

Mais toutes ces hypothèses ne simplifient pas l'énigme de la création. D'où vient le type primitif de l'espèce qui s'est perfectionnée? qui a créé l'élément, l'atome, qui a donné le mouvement qui font naître la vie?

D'autres chercheurs de l'école scientifique ont prétendu que l'apparition de l'espèce humaine sur la terre coïncide avec la rencontre d'une planète qui aurait abandonné sur la nôtre une partie de ses habitants. Agréable hypothèse qui donnerait à l'homme des ancêtres dans la lune!

Il aurait été bienheureux il faut en convenir ce transfuge d'un autre monde, qui aurait rencontré une terre si bien préparée à le recevoir, à le faire vivre et dont il serait immédiatement devenu le roi et le maître.

Cette hypothèse, dit-on, offre à la dignité humaine une certaine satisfaction. Elle explique notre ignorance au sujet de la création, de l'existence du Créateur et de tout ce qui existe sur la terre et en dehors d'elle. Nous devons cette ignorance à la jeunesse, à l'inexpérience de ceux que le hasard a jetés sur notre globe, à l'impossibilité où ils se sont trouvés de laisser à leurs descendants à l'aide de l'écriture ou de tout autre procédé, la science que possèdent les habitants de l'autre planète.

Cette conception de l'esprit ne repose sur aucun fait positif. Je ne sache pas que l'astronomie ait, par ses calculs, jamais découvert qu'une semblable rencontre ait du se produire, et, si un pareil événement s'était réalisé, comment se ferait-il que nul ne pourrait dire quel en aurait été le résultat? Comment la tradition n'en aurait-elle pas au moins conservé le souvenir?

D'ailleurs l'homme d'une planète tout aussi bien que l'homme ayant pris naissance et vie sur le globe terrestre ne serait pas moins un mystère au point de vue de sa cause créatrice.

La conclusion forcée de l'examen de toutes ces hypothèses scientifiques est un aveu d'impuissance. Les sciences naturelles comme l'histoire ne savent rien du principe des choses, de la cause créatrice, de l'origine de l'homme.

Et cependant elles ont pris, de nos jours, un légitime et considérable développement. Par la méthode d'observation elles ont saisi la succession et la marche des phénomènes, et chaque jour voit découvrir quelque merveille et disparaître quelque secret de la nature. On reconnaît que l'univers a des lois générales, des lois fixes, immuables, que les faits ne doivent plus être expliqués par des hypothèses. Mais qui a créé cette harmonie, qui a établi cette première loi? La science ne l'a pas dit encore, le dira-t-elle jamais?

Reste la métaphysique; Irons-nous demander à la philosophie l'explication de l'éternel mystère?

L'étude serait longue, surtout si elle devait embraser tous les systèmes seulement même par une simple énumération, et, quoiqu'on puisse trouver que je sois en vaine de digression, je sens qu'il faut m'arrêter; je m'égarerai dans ce vaste domaine.

Au point de vue de l'origine des choses, la philosophie a toujours été divisée en deux camps: celui qui admet et celui qui nie la personnalité divine.

Y a-t-il une puissance surnaturelle, indépendante de la nature et supérieure à elle, y a-t-il un être éternel, infini, parfait, tout-puissant, qui ait créé le monde et l'homme? en d'autres termes, y a-t-il un Dieu créateur?

Oui, répond avec l'ardeur d'une conviction profonde et sincère, l'école spiritualiste et ses nombreux adeptes.

Pourquoi faut-il que l'école théologique, et le cortège redoutable de ses interprètes, vienne, dans une question où la raison seule et la conscience ont le droit de parler, mêler ses articles de foi, ses révélations divines, et imposer l'infailibilité de ses dogmes?

Le Dieu de la révélation est de jour en jour plus compromis entre leurs mains. Et toute cette foule de croyants faciles, qui subissent les instincts de leurs cœurs, les impressions de leur enfance et de leur éducation chrétienne, semble vouloir se faire un Dieu nouveau, le Dieu de la raison, le Dieu de la sagesse et de la bonté.

Faut-il, au contraire, nier l'existence d'un être réel, vivant, indépendant de la matière, distinct de l'univers, autrement dit, nier la personnalité divine?

RODOLPHE D'ISIS.

(La suite au prochain numéro.)

THÉÂTRES DE LYON

La Reine Cotillon.

Quel agréable métier que celui de chroniqueur dramatique, les jours de première représentation aux Célestins.

Dès six heures du soir, il faut s'arracher aux délices du dîner, alors même qu'il serait très-convenablement truffé et arrosée. Il faut ensuite faire dans la crotte un quart-d'heure de chemin, puis rester assis cinq heures durant, sur des banquettes sans dossier et raisonnablement pous-sieuses qui vous brisent les reins, ayant, par surcroît de jouissance, la compagnie immédiate de femmes maquillées ou déguisées en hommes. Plaignez-vous donc après cela qu'il ne soit pas disposé à dépasser les limites d'une indulgence raisonnable vis-à-vis du directeur de la troupe et des interprètes de la pièce. Que les intéressés se mettent à sa place.

La Reine Cotillon, de MM. Anicet Bourgeois et Paul Féval, nous a fourni une nouvelle occasion de nous divertir honnêtement... de la façon pré-sentée. Il y avait cependant moyen de s'asseoir; la salle n'était pas comble, comme on pouvait s'y attendre à l'apparition d'un drame des auteurs du Bossu; mais le succès n'en a pas moins marché bon train, grandissant à mesure que l'intrigue se corsait davantage.

Et, de fait, le public lyonnais n'est pas aussi froid qu'on veut bien le dire, puisqu'il s'intéresse et se passionne par moments pour ces éternels pantins qu'on fait périodiquement et depuis tant d'années défilier devant ses yeux.

Il y a de tout dans ce nouveau drame, de tout ce qui est honnête et connu, s'entend. Les auteurs ont bien fait les choses; prodiguant les ficelles dramatiques qui leur ont déjà tant et si souvent réussi, ils n'ont oublié ni les coups d'épée successifs, ni les papiers mystérieux, ni les évasions providentielles, ni les fossés de la Bastille, ni la fin tragique du traître, sans lesquels nul drame sérieux ne peut exister. Ajoutez à cela un chassé-croisé des plus comiques entre le duc de Richelieu, Louis XV, la Dubarry, Choiseul, Waldeck, le beau chevalier noir qui court après l'héritage de sa mère, sans oublier son amour pour Hélène Guérin, — lisez, marquise d'Etampes, — et enfin, un certain André Jacquin, adonis de boutique, qui cherche partout et finit toujours par trouver son adorable Thérèse, comtesse en rupture de ban, grisette quant au fond et grande dame par la (j'allais dire les) forme, et vous aurez toute la pièce.

Le tout traversé de temps à autre par un certain Matifas, gredin de première force, âme damnée par état et traître par profession, qui empêcherait certainement le vice d'être puni et la vertu d'être récompensée, si un pavé bien pensant ne venait, à point nommé, terminer son odieuse existence. Aussi, c'est bien fait; pourquoi s'attaquait-il au chevalier noir?

On le voit, Paul Féval n'a pas abandonné tout à fait ce genre aussi vide que ronflant, que sa verve malicieuse a si drôlatiquement fustigé dans la Fabrique de Crimes. C'est un tort, sans doute, mais on le lui pardonnerait facilement, eu égard aux œuvres fortement pensées, et sérieusement écrites qu'il a semées sur son passage, s'il s'engageait au lieu de ne pas recommencer. Les auteurs, en écrivant ce drame, n'ont pas eu, d'ailleurs, la prétention de faire un chef-d'œuvre. Amuser le spectateur, tel est le but unique qu'ils poursuivent; avec un peu d'imagination, beaucoup de mémoire et un brin d'esprit, on en vient facilement à bout.

Nous devons même leur savoir gré d'y réussir sans chercher à ravalier le goût du public comme la plupart des grands faiseurs actuels.

Le drame de MM. Bourgeois et Féval, affecte, à certains endroits, des allures historiques; c'est, à mon avis, le tort le plus grave qu'on puisse lui reprocher. Le théâtre est une école, et l'enseignement qu'on y donne doit être sérieux; à plus forte raison, ne faut-il point y fausser le caractère des hommes historiques, et c'est à quoi ne peuvent se résoudre les dramaturges grands et petits.

Le Louis XV de fantaisie et le Richelieu de la Reine Cotillon sont types essentiellement de convention. Je passe sur la Dubarry, femme jolie mais médiocre, qui eût sans doute quelque influence sur la marche de certains événements, mais qui n'appartient pas plus à l'histoire que La Vallière ou Diane de Poitiers. Quant à faire de son impudique amant un homme doux, vertueux, tranquille et clément, cela passe les bornes d'une honnête plaisanterie, et l'on me permettra de préférer à ce portrait fantaisiste le dessin plus

réaliste esquissé par Michelet. Somme toute, les dix tableaux de la Reine Cotillon, n'ajouteront rien à la gloire littéraire de Paul Féval, mais ils ne diminueront pas, je l'espère, celle d'Anicet Bourgeois.

M. Dorsay, au bénéfice duquel avait lieu la représentation, a été quelque peu applaudi à son entrée en scène, ce qui ne l'a pas empêché d'être médiocre d'un bout à l'autre. Je regrette sincèrement de ne pouvoir lui décerner des éloges, comme le faisaient, il y a quelques années, mes prédécesseurs en critique; mais, hélas! on ne peut que rarement former un acteur supportable des débris d'un comédien consciencieux.

Le rôle de M^{lle} Smith est nul et sans effets sail-lants; celui de la Dubarry était tenu par M^{lle} Meyronnet, une ingénue, ce qui ne laisse pas que d'être drôle. M^{lle} Meyronnet pose beaucoup et chante davantage encore...; en parlant, bien entendu. M. Train m'a paru moins froid que d'habitude, et M. Martin de plus en plus uniforme: un peu d'originalité, s'il vous plaît. MM. Butaut et Cazaubon, qui nous quittent tous deux, sont des comédiens de quelque valeur; mais il leur manque le fini, le relief, ce je-ne-sais-quoi qu'on comprend sans le définir et qui distingue l'acteur persuadé de l'artiste convaincu. Ils ne finiront jamais à un ensemble, mais jamais, non plus, ils ne feront à eux seuls le succès d'une pièce.

C'est à M. Laty qu'on a confié le rôle de Matifas, rôle dont l'importance est loin d'être en rapport avec son talent. La direction a tort, selon moi, de le reléguer au second plan; M. Laty est un artiste, dans le vrai sens du mot, et ce serait une faute plus grave encore de ne pas utiliser ses aptitudes spéciales que de lui conférer, comme l'avait fait une des précédentes directions, l'emploi de jeune premier.

J'allais oublier M^{lle} Maurel. Bien jeune et bien charmante, M^{lle} Maurel, mais bien riieuse aussi; le public en sait quelque chose. Après tout, il n'est pas absolument interdit d'avoir de jolies dents, M^{lle} Silly, le dit, du moins.

ALFRED DEBEAUCY.

LES PETITS THÉÂTRES

Hé bien! pourquoi pas? Du moment que les théâtres subventionnés ont leur chroniqueur hebdomadaire, pourquoi les petits théâtres, — n'en déplaît à mon spirituel collaborateur, Alfred Debeaucy, — n'auraient-ils pas le leur?

A cela, quelques-uns répondront: « Voyez les grands journaux, ont-ils jamais daigné consacrer une ligne d'éloge ou de blâme à ces théâtriques? »

Pour Dieu! messieurs, apprenez une bonne fois pour toutes, que le Réveil n'a rien de commun avec ses confrères politiques, et que leur ligne de conduite, — si honorable qu'elle soit d'ailleurs, — ne peut pas être la sienne.

Notre journal, décentralisateur, s'est donné la mission de défendre le faible contre le fort, d'encourager le talent qui se révèle, de pousser les jeunes.

Or, quelle est la position faite aux petits théâtres aux jeunes?

Appelés à se soutenir exclusivement par leurs propres forces, sans subvention, sans abonnements, avec le concours d'artistes, pour la plupart jeunes et inexpérimentés, n'est-ce pas un devoir pour la presse littéraire de leur venir en aide, puisque l'appui de la grosse presse leur fait défaut?

La direction du Réveil m'a confié ce mandat philanthropique; j'en suis fier, et je vais m'efforcer de le remplir de mon mieux.

Mais l'espace qui m'est accordé est forcément restreint, et je ne pourrai passer dans ce numéro qu'une revue extrêmement rapide.

THÉÂTRE DU CERCLE-DES-FAMILLES. — Cette mignonne petite salle n'est ouverte au public qu'une seule fois par semaine, le dimanche; c'est regrettable, et à en juger par l'empressement que le public met à s'y rendre, une représentation du jeudi serait fructueuse. Dimanchedernier, salle comble; bilan de la soirée: quatre comédies et deux intermèdes.

La Fiole de Cagliostro a été particulièrement jouée d'une façon remarquable. Il serait déraisonnable, je crois, de demander davantage à des artistes-amateurs. M^{lle} Dormeuil a interprété le double rôle de la baronne de Murville et de sa nièce Aline avec le brio et l'aplomb d'une comédienne consommée. On me dit que cette jeune personne a brillé (c'est le mot) sur d'autres scènes; dès lors, mon étonnement cesse. M. Chava-

non, chargé du rôle de Réginald, l'officier de dragons, s'est également fait applaudir à côté de sa tante-cousine.

Je regrette ne ne pouvoir en dire autant de M. Lanery, l'intendant, qui a encore besoin de beaucoup étudier, et auquel je conseillerai surtout d'apprendre à se grimer, s'il veut tenir convenablement l'emploi des pères nobles.

M^{lle} Dormeuil, me permettez-vous de vous donner le même conseil?

VARIÉTÉS. — Fermé pour cause de réparation... à sa caisse. A quand l'ouverture?

GYMNASSE. — Je me demande pourquoi les cafés, brasseries et estaminets du quartier de la Guillotière regorgent d'amateurs le dimanche soir, tandis que son théâtre... Vraiment, messieurs de la Guillotière, vous n'êtes pas raisonnables; vous possédez une fort jolie petite salle de spectacle, bien éclairée, bien chauffée, avec une troupe, ma foi, très-convenable, et vous préférez vous gorger de bière. Fi! vous mériteriez d'être... Prussiens.

Dimanchedernier, malgré un spectacle de *great attraction*, la salle n'était qu'à demi-pleine. Un drame, *Paris la nuit*, et deux comédies, n'avaient pu arracher les habitants du quartier aux douceurs de la chope.

La troupe est bonne et sait bien ses rôles.

Edgar et sa Bonne, comédie en un acte, a été enlevée avec un entrain étourdissant.

M^{lle} Reynier, chargée du rôle de Florestine, est une soubrette de la bonne école, vive, pétillante, ayant le diable au corps. M. Francisque a donné au personnage d'Edgar tout le comique exigé. Le seul reproche sérieux que je puisse lui adresser, c'est de manquer un peu de tenue. Par exemple, ce jeune artiste ne pouvait-il porter un pantalon moins court? Que diable! quand on va se marier!... Après cela, il y avait tant de bête!

Bref, la soirée artistique a été bonne... non la recette.

THÉÂTRE DE LA CROIX-ROUSSE. — On y cultive à peu près tous les genres, mais la terre y est fertile. M. Dolbeau, en directeur intelligent, a eu le bon esprit de faire agrandir sa salle qui, si elle ne brille pas absolument par un « luxe efféché », de décoration est, du moins, spacieuse et com-mode.

C'est, sans conteste, le plus en vogue de nos petits théâtres.

M. Pougaud, l'ex-pensionnaire de M. d'Herblay, y est l'étoile du moment. Tout le Lyon intelligent se souvient encore de sa brillante création de Fouquet, dans le drame de M. Charnal. J'ai été à même de me convaincre que cet artiste, en changeant de scène, n'avait rien perdu de son talent... au contraire.

Il s'est surpassé dans le rôle de Georges de Germany, de *Trente ans ou la Vie d'un Joueur*; jeu mâle et vigoureux, diction parfaite, tout y était. M. Billemaiz, dans le rôle de Warner et M^{lle} Fiot, dans celui d'Amélie, ont secondé cet artiste avec intelligence et ont fait preuve d'un talent véritable.

M. Dornay, dans le personnage d'Albert, rôle secondaire, a été, comme toujours, plein de distinction.

La scène de la reconnaissance, au cinquième acte, a été notamment jouée par lui avec l'émotion et le naturel le plus exquis; aussi, les larmes ne se sont-elles pas fait faute de s'essuyer les yeux. Quel M. Dornay! Enfin, M^{lle} Valentine, la gentille soubrette que vous connaissez, a joué deux bouts de rôle de la façon la plus satisfaisante. Sous son coquet travesti de petit groom, elle était vraiment adorable. En somme, soirée excellente, salle comble.

Une nouvelle pour finir. Par une faveur spéciale de l'autorité, M. Albert Mizon, l'excellent comique, a obtenu l'autorisation de faire jouer à son bénéfice de jeudi prochain, 7 courant, le *Juif Errant*, drame en cinq actes, avec prologue et épilogue.

Cette pièce sera montée avec un grand luxe de décors et de costumes. Allons, messieurs! prenez hardiment la fiole, vous n'aurez pas tous les jours l'occasion d'admirer le chef-d'œuvre d'Eugène Sue... un vaillant, celui-là.

LÉON SAINT-URBAIN.

LES CAFÉS-CONCERTS

Si j'ai recueilli quelques nouvelles, ce n'est, ma foi, pas sans peine, il n'est plus possible de pénétrer dans nos salles de *Cafés-Concerts*. Dès huit heures, toutes les places sont prises. Quel engouement pour ce milieu de musique et de bière aussi frelatées l'une que l'autre, pour

cés exhibitions de femmes sur la scène et dans la salle. Toujours les mêmes et toujours aussi attirantes une fois que l'autre. Avant peu, il faudra aller retenir son tabouret dès le matin, ou se résigner à faire queue à la porte, comme le commun des mortels; ce sera peu amusant, vous en conviendrez, pour moi, surtout, chroniqueur, qui vais aux concerts bien moins par goût que par devoir.

Etant à Paris, j'ai rédigé pendant deux ans la chronique des Cafés-Concerts dans un journal artistique; mais, là-bas, la tâche m'était bien plus douce. Chaque lundi je recevais une lettre d'invitation de MM. Lorge et Goubert, et à l'heure qu'il me plaisait je pouvais me présenter soit à l'*Eldorado*, soit à l'*Alcazar*, j'étais toujours reçu à fauteuil ouvert. A Lyon, la petite presse ne s'étant jamais occupée sérieusement des Cafés-Concerts, il n'est pas étonnant que les directeurs de ces établissements se soient jusqu'ici montrés indifférents pour elle. Mais que ces messieurs daignent ou non me gratifier d'un laissez-passer pour m'exempter de faire queue les jours de cohue, ma critique n'en restera pas moins impartiale.

Ceci dit, je vais vous présenter les artistes.

CASINO. — Directeur: M. GUILLET.

La perle de céans, celle qui est l'aimant attractif et qui fait consommer des chopes, est une charmante petite fille du nom de Gandon, qui dit la chansonnette avec un aplomb... Mais il n'y a plus d'enfants... Elle est haute comme deux moos au plus, et traîne des robes quatre fois grandes comme elle, au moins; elle prend en chantant un soin tout particulier à bien montrer aux musiciens les deux nids d'araignée qu'elle a sous les bras; c'est un *truc* qui en vaut un autre. Après celle-ci, vient Olympe Derville, une bien bonne fille, à qui il n'a manqué qu'un peu de voix pour devenir une célébrité. M. Adolphe, qu'on semble goûter davantage depuis le départ de Plessis, sans doute parce qu'il n'a jamais été moins bon qu'à présent, est chef de file du côté des hommes. Viennent ensuite Lebassi, dit l'homme-flûte; Matt, ténor, et enfin Andrieux, baryton. Quant aux autres chanteurs, ils ne méritent pas d'être nommés.

ELDORADO. — Directeur: M. SURIAN.

Je confesse tout de suite que M^{lle} Busseuil n'a pas ma sympathie; voilà trop longtemps qu'elle est parmi nous, et je souhaite de tout mon cœur qu'elle s'en aille au plus vite rejoindre Rissette, Baudin et les vieilles lances. Les chansons égrillardes de Thérèse ont quelque chose de sinistre dans la bouche de cette femme, maigre et décharnée, comme la vieille *Atropos*. M^{lle} Lafourcade, avec un peu de travail remplacerait Busseuil avantageusement. Je verrais avec plaisir les succès de cette jeune artiste, car si la vraie chanson spirituelle et sentimentale devait renaître un jour, les poètes trouveraient en elle un excellent interprète. Je reviendrai sur cette artiste ainsi que sur tous les autres, une autre fois; aujourd'hui je me bornerai à vous faire connaître les autres noms de la troupe: M^{lle} Linda, forte chanteuse; Franc, ténor; Fronti, baryton. Quant aux comiques mâles, il n'y en a pas, ou presque pas. Les *Tyroliens*, eux, sont fort gentils, mais ils ennuiant plus qu'ils n'amuse.

Une indiscretion pour finir:

M. Surian, sans doute pour que ses clients soient moins gênés, vient de donner congé à une bonne partie de son orchestre. La soir de cette triste nouvelle, on a trouvé M. Pouinard. — l'habile chef, etc., formule consacrée, — qui pinçait de la harpe aux barreaux entourant la statue de Louis XIV. M. Pouinard était très-ému et chantait d'une voix navrée ce dramatique refrain de Darcier, que notre ami Renard est en train de rendre populaire:

Jarni! versez-moi du vin bleu! etc.

Vrai, c'était poignant!

Jules CÉLÈS

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont deux exemplaires auront été remis ou envoyés au Gérant.

Le Gérant: REYMOND.

Association typographique lyonnaise à responsabilité limitée. Regard, rue Tupin, 31.

EN VENTE

A LYON. — Chez tous les libraires.

A PARIS. — Chez Lucien MARPON,
galeries de l'Odéon.

LE RÉVEIL

JOURNAL PARIS-LYON

S'ADRESSER AU GÉRANT

Bureau de l'imprimerie, rue Tupin, 31.

BOITE DANS L'ALLÉE

SOMMAIRE.

A nos lecteurs.	—
Une Statue à Voltaire.	— Melchior Drack.
M. Jules Favre à l'Académie.	— X...
Artistes et Bourgeois.	— Un Provincial.
Chronique parisienne.	— Castaudy.
Correspondance.	— Castaudy.
Chronique lyonnaise.	— Gonzague.
Le problème des lignes.	— Rodolphe d'Isis.
Théâtres de Lyon.	— Alfred Debeaucy.
Les Petits Théâtres.	— Léon Saint-Urbain.
Les Cafés-Concerts.	— Jules Cèles.
Angelo, roman (suite).	— Stanislas Charnal.

A NOS LECTEURS

Le Réveil a rencontré partout les plus honorables sympathies. De toutes côtés on lui crie : Courage ! Nous en sommes heureux et reconnaissants.

Nous ferons tous nos efforts pour rendre notre feuille aussi attrayante que possible, tout en continuant à nous inspirer de principes élevés, d'idées libérales.

Ce que nous désirons, c'est de contribuer, dans la mesure de nos forces et dans les limites permises, à activer l'éducation et la moralisation des masses. Nous avons résolu, dès lors, de ne point fixer à vingt centimes, comme nous l'avions décidé le prix de chaque numéro. Il ne sera pas élevé au-delà de quinze centimes, et nous serions entièrement satisfaits, si la vente du numéro 4 pouvait achever de nous persuader à le maintenir, sans augmentation aucune, à dix centimes.

Dans son prochain numéro, le Réveil établira ses prix d'abonnement.

UNE STATUE A VOLTAIRE

C'est la grande question du jour. Politiques ou littéraires, tous les journaux de France s'en occupent. Les uns laissent entrevoir l'étonnement et la rage mal dissimulés sous une rail-

lerie de mauvais goût ; les autres donnent libre carrière à leur admiration pour le philosophe, et applaudissent à l'idée de lui élever une statue. La presse bouffonne elle-même ne peut se résigner à garder le silence.

Qui pourrait, en effet, rester indifférent à l'œuvre philosophique de Voltaire, cette grande figure du XVIII^e siècle, cet apôtre du libre examen ?

« La souscription dont nous avons pris l'initiative, dit le journal le Siècle, n'est pas seulement un hommage rendu à Voltaire, c'est une souscription voltairienne. »

Il faut alors que cette manifestation de l'esprit philosophique soit éclatante et que tous les libres penseurs répondent à l'appel.

Certaines feuilles dont les tendances sont connues : le Monde, l'Union, le Pays, etc., ont eu l'imprudente idée d'opposer la souscription nouvelle au denier de saint Pierre, de mettre l'esprit de libre examen en face des anciennes traditions. Nous acceptons le dénombrement, ce sera la réponse philosophique et religieuse du peuple à l'Encyclopédie et au Syllabus.

Mais en prenant part à la souscription, le Réveil ne cède à aucune inspiration politique. Il ne voit et ne veut voir dans Voltaire que le philosophe et le penseur. C'est au point de vue historique seul qu'il se place pour rendre hommage à l'émancipateur de l'esprit, au libérateur de la pensée.

Il n'est pas dans l'histoire de la civilisation de nom plus grand que celui de Voltaire ?

Je ne veux assurément pas soutenir que le philosophe de Ferney ait été sans défaut et que ses œuvres soient à l'abri de toute critique. Même en tenant compte des temps et des lieux, la morale a de graves reproches à lui adresser. Mais il s'est montré le plus vaillant soldat de la raison. Sa vie a été toute d'actions et de combats. Armé de sa plume, il a bravé les persécutions pour soutenir la liberté de penser. La guerre qu'il a livrée à l'infâme, c'est-à-dire au fanatisme, à l'intolérance, aux superstitions, restera éternellement

glorieuse. Toutes les victimes de l'oppression cléricale ont trouvé en lui un défenseur convaincu, énergique et redouté. Trois ans il a travaillé à la réhabilitation de Calas. Ami d'un roi, il ne lui a jamais prêché que la raison, l'amour du bien, la véritable doctrine de la charité. Toujours et partout, il a combattu l'ignorance et la crédulité du peuple. En un mot, il a été tout à la fois un penseur et un homme d'action, et de tous les philosophes du XVIII^e siècle, c'est lui qui a eu l'influence la plus heureuse, la plus salutaire, sur le progrès de l'humanité.

Sans doute, il n'a point été le premier champion du libre examen. Déjà en Angleterre, comme il le constate lui-même, les mortels pouvaient penser sans crainte. En outre, en France, Rabelais, Montaigne et bien d'autres avaient déjà ouvert la voie qu'il a suivie ; et d'ailleurs, à côté de lui il y avait toute la pléiade des libres penseurs de ce grand siècle. Mais il a apporté dans la lutte un courage, une énergie, une habileté incomparables. A une âme ardente et passionnée il joignait un bon sens, une clarté, une précision admirables ; maniant avec une dextérité sans égale le sarcasme et l'ironie, et infligeant à ses adversaires, avec cette arme cruelle, de mortelles blessures. « Dès qu'une grande idée, dit M. Frédéric Morin, apparaissait dans les profondeurs de la pensée humaine, il était là, penché sur la fournaise, qui recueillait l'idée, la vivifiait, la dépouillait de ses tanges, lui donnait pour ainsi dire le baptême de son génie, puis, sous toutes les formes imaginables, la répandait dans les esprits, émerveillés de la comprendre sitôt qu'il l'expliquait. C'est ainsi que presque toutes les découvertes impérissables du XVIII^e siècle ont dû passer par son esprit pour arriver à l'esprit humain. C'est ainsi qu'il a fait du génie de quelques-uns le patrimoine de tous. C'est ainsi que les innovations les plus audacieuses, présentées par lui à la France, apparurent comme les lois mêmes de la raison. C'est ainsi qu'il substitua le règne fécond et transfor-

mateur de l'opinion publique au vieil et morne empire du sens commun, c'est-à-dire du préjugé séculaire. »

Voltaire résume le XVIII^e siècle, et l'histoire doit le proclamer le véritable fondateur de la liberté de penser.

Que peut alors faire de mieux, à la veille d'une exposition universelle, la génération de 1867, sinon de glorifier l'un des grands défenseurs de l'humanité, le premier des philosophes rationalistes ?

A ceux qui objectent que l'heure présente a d'autres questions à résoudre, et que le moment est inopportun, le Réveil, qui ne fait pas de la politique, répondra que jamais, philosophiquement parlant, l'instant ne fut mieux choisi.

Il y a redoublement de zèle et de ferveur mystiques, accroissement continu des enrôlements de la société de Saint-Vincent-de-Paul !

Multiplication des corporations religieuses de toutes sortes !

Fabrication de miracles !

Exclusion des libres penseurs des académies !

Mandements pontificaux et prédications innombrables en faveur de l'infailibilité du pape ?

C'est le moment ou jamais d'affirmer l'indépendance de la raison, la liberté de la croyance, en face de cette restauration de la foi aveugle et de ses volontés infailibles.

Royer-Collard, Cousin, Guizot, Auguste Comte, tous les grands philosophes de la génération présente ont été injustes vis-à-vis de Voltaire : il est indispensable qu'il soit vengé et glorifié.

C'est l'esprit philosophique de Voltaire qui a fait la France et l'Europe libérale du XIX^e siècle. Ah ! que ce souffle bienfaisant ne vienne pas à disparaître !

Une statue sur une place publique, aux regards de tous, glorifiera l'homme, et sa doctrine rappellera le bienfait et encouragera les libres penseurs.

Puisse-t-elle aussi inspirer à toutes les générations qu'elle verra tourbillonner à ses pieds, le désir de connaître un peu mieux que la géné-

Feuilleton du RÉVEIL.

ANGELO

(Suite)

IV.

LE MARIAGE DE LORD PALLAFOX.

Lorsque Angelo exposa son *Improvisateur*, ce tableau étonna les connaisseurs par la noble simplicité, l'énergie de son style, et fut comme le manifeste du talent du peintre.

Il n'en fut pas de même lorsque sa *Fête du Printemps* parut ; c'était un chef-d'œuvre pourtant ; mais déjà l'envie s'était éveillée et tentait de fermer l'horizon au nouveau Raphaël.

Nous avons maintenant à retracer aux ronces de quels sentiers de douleurs le peintre laissa ses illusions et ses enthousiasmes. Ce chapitre ouvre la seconde période de sa vie.

Le prince Commène possédait un palais dans la cité des Médicis ; il était venu l'habiter. Angelo fut appelé par lui à Florence pour peindre un portrait en pied de Sydonie.

Bien des fois la mousseline de la robe de la jeune patricienne vint à effleurer les vêtements du peintre ; l'odeur de ses cheveux parfumait son air ; et à force de contempler la principessa, son image idéale finit par se graver en traits ineffaçables dans l'âme d'Angelo.

Où était-il après les longues heures passées

ensemble ? Pourquoi dès la nuit venue jusqu'au jour renaissant le trouvait-on immobile et contemplatif, en face du palais Commène ? Pourquoi cette clarté qui veillait à une croisée lui semblait-elle si douce à travers l'ombre des rideaux ? Elle indiquait l'asile de tout ce qu'il occupait, de tout ce qu'il aimait ! Et il attendait là, car quelquefois une main délicate venait se poser sur le balcon d'or, une ombre s'avancait, contemplait le ciel et égarait son regard dans l'obscurité où l'artiste se trouvait.

Mystique amour qui devait se traduire par une crise révélatrice.

— Ma fille, dit un jour le prince Commène à Sydonie, lord Pallafox veut unir son blason au nôtre. Tu comprends qu'il s'agit d'un mariage pour toi. Lord Pallafox a des biens immenses dans le comté d'Essex ; de plus, il est sur le chemin des plus hautes dignités ; c'est un gentleman accompli ; tu l'aimeras ; je te crée un bonheur sûr et durable. Ma chère enfant, nous sommes tous sous la main de Dieu, une pensée me trouble : la crainte de mourir incertain sur ton sort et de te laisser à la merci de ton indigne frère. D'ailleurs, tu sais que j'ai consacré ma vie à l'indépendance de l'Italie, eh bien, lord Pallafox, devenu mon fils, peut faire beaucoup pour assurer l'appui de l'Angleterre à notre sainte cause.

— Lord Pallafox ! mon mari ! murmura Sydonie.

— Eh bien ?

— Demain, mon père, je vous ferai savoir ma réponse.

Quand Sydonie fut seule, elle se laissa tomber sur un siège et resta longtemps ainsi immobile et muette ; c'est que son cœur venait de lui crier : Tu aimes ! et qu'elle n'osait l'interroger davantage.

Angelo entra. Sydonie tressaillit.

Elle lui apprit la nouvelle du mariage projeté par son père.

— O ciel ! on vous marie ! s'écria Angelo.

Que se dirent-ils ensuite ? Leurs yeux plus que leurs bouches parlèrent ; entre leurs deux âmes venait de se produire ce que Stendhal appelle le *coup de foudre*.

— Oui, je vous aime, Sydonie, comme un ange des cieux qui m'a tendu la main ! Je vous aime, entraîné par un pouvoir qui me domine ! J'ai voulu résister, j'ai été vaincu. C'était de la flamme, je ne pouvais me défendre... Oh ! je le sens, renoncer à vous, c'est être condamné à mourir !

— Mourir ! vous !

Angelo était aux pieds de Sydonie et couvrait sa main de baisers.

— Mon père ! s'écria Sydonie, en se dégageant vivement.

Le prince Commène venait de surprendre les deux amants.

— Quel est le nom qu'il faut que je vous donne ? répondez, monsieur ! dit le prince à Angelo.

— Ah ! mon père ! s'écria Sydonie, en tombant à ses pieds.

— Sortez, monsieur, sortez ! tout vous sépare de ma fille.

Ces dernières paroles du prince frappèrent comme un glaive le cœur du peintre, qui s'éloigna en jetant le douloureux adieu de son regard à Sydonie.

Le prince Commène, on le voit, tenait encore pour les idées de castes. Il croyait avoir assez fait en consacrant sa vie à l'indépendance de l'Italie. Ah ! ce sera un bien grand philosophe, un sage bien admirable, celui qui fera comprendre au monde que le point de départ du problème humanitaire, c'est l'homme, c'est l'individu, et qu'il y

a encore autre chose à faire que d'accomplir des changements ethnographiques.

Quelques jours après la scène à la suite de laquelle le palais Commène fut fermé à Angelo, la principale église de Florence était décorée pour une cérémonie de mariage, avec un grand luxe de tapis armoriés, de guirlandes et de tentures.

Les orgues jouaient un air religieux.

Sydonie, victime résignée, venait d'être conduite à l'autel par son père, pour y engager sa foi à lord Pallafox.

Un témoin inaperçu de cette cérémonie était appuyé contre un pilier, c'était Angelo.

Mais au moment de l'échange de l'anneau nuptial, au moment où les serments des deux époux allaient monter vers les cieux, Angelo s'avança.

— Angelo ! s'écria Sydonie, et, se relevant par un mouvement spontané, elle ajouta : — Non, non, je ne puis vous obéir, mon père ! Et se tournant vers lord Pallafox : — Milord, je renonce à un hymen sans amour comme serait le nôtre !

— Ma fille ! s'écria le prince.

— Exagération de sentimentalité ! dit lord Pallafox.

— Que penseriez-vous de moi ? Que penserions-nous l'un de l'autre ! murmura Sydonie.

— Votre fille est singulière, dit lord Pallafox au prince Commène, mais ce ne sera peut-être pas son dernier mot, et il ajouta en se retirant flegmatiquement : — C'est fort désagréable.

Quant à Sydonie, elle venait de tomber évanouie ; le lendemain, elle était emmenée par son père loin de Florence.

STANISLAS CHARNAL.

(La suite au prochain numéro.)

ration présente les œuvres du grand philosophe du XVIII^e siècle.

Ce n'est qu'en se retrempeant dans le bon sens, les idées, les tendances de Voltaire, qu'elle pourra continuer utilement à dégager la conscience des nuages et de l'idolâtrie des vieilles traditions.

Pour la rédaction :

MELCHIOR DRACHK.

M. JULES FAVRE A L'ACADÉMIE

Il n'y a plus à en douter, M. Jules Favre a posé sa candidature à l'Académie, et la maintient, malgré la critique de certains amis. Mais il a résolu, dit-on, de se soustraire à l'obligation des visites, et de donner un exemple qui fera tomber ce vieil usage en désuétude.

Tout ce qui se rapporte à l'illustre avocat intéresse particulièrement la ville de Lyon, dont il est l'enfant et le député.

Elle verrait alors avec plaisir la brillante carrière de l'orateur couronnée par les suffrages de la célèbre Académie.

Il y a quelques années, l'art oratoire était critiqué, méprisé, bafoué même par certains hommes; l'Académie, qui est spécialement chargée de le soutenir et de le défendre, l'a réhabilité en nommant Berryer. Qu'elle achève son œuvre en nommant Jules Favre. Où trouverait-elle, à cette heure, un représentant plus digne, un modèle plus accompli?

On objecte que Jules Favre est un catholique convaincu et pratiquant, et que sa nomination donnerait encore une plus grande influence au confessionnal de M. Dupanloup.

C'est une crainte qu'il n'est pas permis d'avoir. Le libre penseur doit, avant tout, donner l'exemple de la tolérance. D'ailleurs, quelles que soient les croyances religieuses de l'illustre orateur, il a inscrit en première ligne sur son drapeau philosophique : Liberté de conscience, liberté de penser. Nul ne peut douter de sa bonne foi; il serait décidé, le premier, à défendre ces libertés à l'Académie, si elles étaient attaquées, et son éloquence entraînerait pénétrerait ses savants collègues.

Donc, puisque M. Jules Favre estime qu'un fauteuil à l'Académie peut l'honorer, le *Réveil* lui souhaite une élection triomphante.

ARTISTES & BOURGEOIS

On se demandera pourquoi nous avons accouplé à dessein ces deux qualifications génériques, qui servent d'étiquettes à deux classes qu'on a l'habitude de considérer comme ennemis irréconciliables.

Nous répondrons que c'est précisément cet antagonisme déplorable que nous allons étudier et combattre; plusieurs articles nous seront nécessaires, pour fournir complètement notre carrière contre ce préjugé fâcheux. Sans prétendre à autre chose qu'à l'indulgente sympathie du lecteur, nous espérons qu'il nous suivra dans cette voie, et voudra bien ne pas trop regretter de s'y être engagé.

La position du journaliste en province, surtout celle du journaliste qui ne borne point ses ambitions à la dépêche Agence Havas commentée, ou au douloureux accident déploré, est évidemment des plus fâcheuses.

D'un côté, le public, et un public imbu de préjugés et d'idées fausses à l'endroit de tout ce qui tient une plume, considérant l'écrivain au jour le jour comme un homme qui gagne son pain à la sueur de sa réclame, l'attendant aux moindres faux pas dans sa ligne, et ne lui pardonnant ni ses défaillances naturelles, ni ses réticences nécessaires. De sympathies, de bienveillance, voire même d'estime, peu ou point, une raideur farouche, une morgue inexorable, presque du dédain, voilà le bilan qu'accorde aux malheureux chargés de l'instruire ou de l'amuser, la sottise provinciale.

De l'autre côté, un petit groupe d'artistes, d'écrivains ou de juteurs, une coterie disséquant impitoyablement sa phrase pour en extraire la mauvaise foi politique, le caractère intéressé ou le ridicule, et donnant charitablement son coup d'épaulement à chaque glissade.

Une mesquine rivalité, une sottise jalouse, une petitesse de vues déplorable constituent le fond de cet aréopage implacable dans ses arrêts.

L'homme de talent et de cœur, qui ne connaît point l'art de nager entre deux eaux, se débat vainement dans ce dangereux fleuve, pour s'en tirer, il doit être un nageur émérite; aussi les noyades sont-elles fréquentes, et la situation serait désespérante si Paris ne laissait de temps à autre pendre quelques branches auxquelles se rattachent les naufragés.

Du saule vert, le plus souvent.

Isolé, livré à ses seules forces, privé de cette atmosphère où l'artiste a besoin de se retremper, travailleur malheureux dans un terrain infertile, l'écrivain accomplit en province une tâche stérile et ingrate pour laquelle il faut plus que des forces ordinaires.

Les exceptions, devons-nous ajouter dans l'intérêt de la vérité, abondent; mais en somme la situation subsiste, bien qu'ébréchée.

C'est contre ces tendances funestes, qui ont détruit en germe tant de pensées, utiles et profitables à tous, qui ont étouffé ou paralysé plus d'une généreuse tentative, contre cette injuste défiance, ce maladroît esprit, que nous essaierons de réagir.

Nous comptons être aidés dans cette campagne par tous les hommes éclairés et de bonne foi.

UN PROVINCIAL.

CHRONIQUE PARISIENNE

Un communiqué ayant été envoyé à la *Presse*, à propos de son article sur les disparitions mystérieuses à Paris, je me dispenserai d'en parler.

M. Paul de Saint-Victor vient de lancer son premier livre : *Hommes et Dieux*.

Cet artificier littéraire possède assez de trombones et de grosses caisses à sa disposition pour se passer de ma plume.

La *Petite Presse* vient d'envoyer et faire placarder dans tous les chefs-lieux et bourgades des affiches-monstres annonçant... Quoi? — Un nouveau roman de M. Adolphe Belot : *Les Mémoires d'un Caissier*. Rien de M. Villetard, tant pis.

A propos du *Testament de César Girodot*, pièce de ces deux auteurs, M. Rouvenat, l'ex-directeur de l'Odéon, vient de révéler que MM. Rouher fils et l'illustre Dennerly-de-Cabourg-Dive, avaient touché chacun une part de droit d'auteur, à titre de collaborateurs.

Et l'on s'étonnait que le *Testament de César Girodot* eût été représenté à l'Odéon!

L'exemple de feu M. Mocquart s'est propagé dans les hautes régions, comme on le voit.

Mais les auteurs dramatiques n'ont qu'à bien se tenir si les fils de ministre leur font concurrence? Restez plutôt cordonniers si c'est votre état!

L'*Indépendance Belge* disait dans un de ses derniers numéros :

« Quelques journaux ont essayé de faire prendre le change sur les obstacles mis à la représentation de *Galilée* de M. Ponsard, en l'attribuant à des méintelligences de coulisses. Il n'en est rien : C'est une interdiction administrative, verbale ou écrite, implicite ou explicite, qui s'oppose à la représentation de ladite pièce. » Mais le *Moniteur* a écrit depuis : « Nous sommes en mesure d'annoncer que la représentation de cet ouvrage est autorisée. »

Elle est triste la comédie qui a été jouée à propos de l'œuvre du poète viennois.

Tout Paris sait aujourd'hui quelle influence on avait fait agir.

Et l'auteur d'*Agnès de Méranie* et de *Charlotte Corday*, ce fils de Corneille, qui s'éteint sur son lit de douleur, a consenti à d'importantes coupures.

Le *Théâtre-Lafayette* vient d'ouvrir ses portes au public.

La salle est très-coquette et ce théâtre peut devenir populaire.

Enregistrons deux succès :

Un drame en quatre actes, de deux débutants, fort bien joué par M^{lle} Léontine, une forte ingénuité des plus sympathiques, MM. Gobert (*André*), TERENCE (*Georges*), et Auger de Beaulieu, qui dans un rôle de *Gavroche* dont il a su faire un type, nous a rendu Colbrun, qu'il fera bientôt oublier.

L'*Amour aux Vols*, opéra-comique en un acte, de MM. Auger de Beaulieu et Chol de Clercy; musique de MM. Testu de Beauregard et Stéphane.

Librettistes, compositeurs et artistes ont prouvé que :

Leurs pareils à deux fois ne se font pas connaître Et pour des coups d'essai veulent des coups de maître.

M. Larcher (*Gaudruche*) a donné trois fois l'aut *dièse*. Les applaudissements ne lui ont pas fait faute ainsi qu'à M^{lle} Marel (*Rose*) et à M. Bernay.

Un nouvel acte de piraterie :

Le coupable serait M. Hostein, l'habile directeur du théâtre impérial du Châtelet.

M. Nérée Desarbres, qui avait confié à cet *imprésario* décoré le manuscrit d'une grande machine, l'accuse de lui avoir volé trois tableaux de sa pièce, qu'il a retrouvés dans la *Lanterne magique*, *Cendrillon* et le *Diabolo boiteux*, trois fées signées : Clairville, Blum, Flan, Albert Monnier et représentées sur la scène du Châtelet.

Que M. Nérée Desarbres laisse encore jouer deux ou trois fées à ce théâtre à femmes, et il aura la satisfaction de voir défiler sa pièce en détail.

Déjà, à l'occasion du *Médecin des Enfants*, du *Fou par amour* et de l'*Aveugle*, au théâtre de M. Hostein, on parlait de *Cartouche*.

Du 13 au 20 février, le *Don Carlos* de Verdi sera représenté.

Certains journaux découpent les profils des nouveaux ministres : MM. Vuitry, de Forcade La Roquette, de Monstier, maréchal Niel, Rigault de Genouilly, de la Valette.

Avis aux amateurs d'histoire contemporaine.

Le barreau de Paris vient de perdre un de ses membres les plus honorables, M. Freslon, avocat à la cour impériale.

Membre de l'Assemblée constituante, il devint ministre de l'instruction publique sous Cavaignac. Le lendemain du 2 décembre, il donnait sa démission d'avocat général à la cour de cassation.

L'avare et grotesque *candidat humain*, Adolphe Berton était une de ses antipathies.

Samedi soir, 26 janvier, la splendide écuyère-courtsane Cora Pearl a débutée aux Bouffes parisiens, dans *Orphée aux Enfers*.

Le Jockey-Club, des princes, des ducs, des académiciens, des journalistes, etc., assistaient à cette scandaleuse exhibition et ont couvert d'applaudissements la *drôlesse*, qui a chanté horriblement faux.

Tous ces gâteaux ont même crié bis.

Quant au costume de la débutante, elle en avait si peu... si peu... qu'on lui aurait volontiers prêté une feuille de vigne pour cacher sa... laideur.

MM. les critiques, gardiens de la morale, avaient invité les Folies-Dramatiques qui donnaient, ce soir-là, une première représentation, à la remettre au lendemain. Le lendemain, tous les journaux se sont empressés de rendre hommage à cette *diva* d'un nouveau genre, de raconter sa vie dans ses plus minutieux détails. C'est fort édifiant!

Il y a quelques jours, Paris patinait, La grande fête aux flambeaux a eu lieu au bois de Boulogne.

Une double rangée, autour du lac, de girandoles et de lanternes vénitienes, et des ifs lumineux, éclairaient les chemins, donnaient à la scène un aspect fantastique.

Les pièces d'artifice portaient, les musiques de la gendarmerie impériale et de la garde de Paris jouaient; et les dilettanti du patin, emmaillottés dans des fourrures, portant sur la poitrine ou au chapeau de petites lampes-phares, faisaient assaut de vitesse et de culbutes dans l'enceinte réservée aux membres d'*Ice-Club*, passaient et repassaient comme dans un rêve.

Là, les toilettes les plus excentriques, les bouquets à un louis, la plus folle dépense, les plus grands noms... de la noblesse du jour, les illustrations... de la finance.

Là, tout était joie, plaisir, insouciance.

La glace était si solide!!

A la même heure, il y avait des milliers de faméliques qui grelottaient et blasphémaient dans des taudis sans feu, ouverts à tous les vents du ciel, qui ne leur apportaient que le désespoir.

Dieu des riches! pardonne-leur!

Le froid était si glacial!

On m'écrit de Londres que le 24 courant, la misère dont souffre la classe ouvrière et la cherté du pain ont occasionné de graves désordres à Greenwich et à Dapsfort. Les affamés ont fait irruption dans les boutiques des boulangers, s'emparant de tout le pain qui s'y trouvait, élevant et jetant dans les rues les sacs de farine.

CASTAUDY.

CORRESPONDANCE

La semaine dernière, notre collaborateur M. S. Charnal, nous avait adressé une lettre qui devient inutile par la publication de la suivante :

A M. THOMAIN, ex-gérant du Journal de Guignol.

Paris, 27 janvier 1867.

Vous dites dans votre lettre, publiée par le *Camarade*, dans son numéro du 26 courant, que je n'ai jamais été le rédacteur en chef du *Journal de Guignol*.

Le 25, j'avais adressé au *Réveil* une rectification semblable.

Comme vous le voyez, je tenais à rétablir la vérité des faits, et vous ne vous êtes pas trompé en affirmant qu'il serait « pénible à ma modestie de les voir dénaturer. »

Le *Journal de Guignol* n'avait pas de rédacteur en chef. L'organisation égalitaire de cette feuille s'y opposait. Nous étions quatre rédacteurs-fondateurs ayant chacun les mêmes droits.

Permettez-moi une légère rectification :

J'ai collaboré pendant les douze premiers numéros du *Guignol*. Votre patron, M. Labaume, a pu l'ignorer. Il n'était alors que l'imprimeur du journal et la rédaction pouvait se dispenser de le prendre pour confident.

Je dois vous rappeler que le *Guignol* a été tué par ses fondateurs au douzième numéro. Il nous a répugné de prolonger l'existence de notre triquet, en ayant recours à l'opération césarienne, comme nous l'avons déclaré.

C'est à ce moment que votre patron a acheté le droit de continuer le journal.

Etranger à cette spéculation, j'ai fondé le *Journal de Guignol*, qui m'a eu pour rédacteur en chef, jusqu'au jour où j'ai été arrêté et écroué à Saint-Joseph, ayant été condamné à neuf mois de prison pour le *Journal de Guignol* et le *Guignol*.

Passer-moi ces détails. Je les livre à la publicité pour éclairer la question-Guignol, jusqu'ici fort obscure.

S'il vous en faut d'autres, je me tiens à votre disposition.

J'ai l'honneur de vous saluer.

S. CHARNAL.

CHRONIQUE LYONNAISE

Voulez-vous savoir quel avantage m'a procuré cette semaine mon métier de chroniqueur?

Recevoir les plaintes de la jeunesse féminine.

Elle a toujours la rage de la danse, et les salons ne veulent pas s'ouvrir en 1867. Le carnaval est triste comme les affaires.

On m'affirme que déjà certaines mères de famille, qui avaient compté sur les brillantes soirées de cet hiver, commencent à laisser deviner leurs impatiences ou leurs inquiétudes.

Et les statisticiens, les hommes positifs, feraient entrevoir une diminution dans le chiffre des mariages, et, par suite, un abaissement de la population : — conséquence sociale très-regrettable.

Je dois nécessairement être de l'avis du beau sexe et des mathématiciens réunis. Me sera-t-il permis, cependant, de trouver ces plaintes quelque peu prématurées! Il est de bon goût que les soirées dansantes du carnaval n'aient plus lieu qu'en carême, parce qu'il y a redoublement bien prononcé de la ferveur religieuse. Or, nous avons encore du temps devant nous.

Il est vrai qu'on arrive ensuite à l'encombrement, et que les beaux cavaliers qui ont cours sur le marché matrimonial seront obligés, pour bien faire leur carnaval, d'être de corvée plusieurs soirées consécutives. Mais dans la bonne société, c'est si doux le fruit qui semble défendu.

Au surplus, le carnaval échevelé ne paraît pas avoir eu beaucoup plus d'entrain jusqu'à ce jour dans le vaste palais de l'Alcazar qui lui est consacré. On y rencontra bien encore, samedi dernier, quelques paletots propres; mais, grand Dieu! quelles toilettes féminines!

La beauté déchu, qui accompagne et exploite la débutante, c'est-à-dire la décrépitude et la simplicité forcément exagérée, voilà le fin gibier des premières soirées de l'Alcazar, et 1867 a été remarquable sous ce rapport.

Toutefois, parmi les paletots désappointés, les amateurs de musique ont pu éprouver quelques consolations. M. Marc Jandard est un habile chef d'orchestre, et on ne peut que le féliciter de ses succès. Samedi, il a gratifié le public de deux nouveautés remarquables et de sa composition.

Vauda, polka-mazurka, a été très-goûtée des dilettantes. Mais les honneurs de la soirée ont été pour le quadrille de circonstance, la *Vie lyonnaise*, brillante composition dont plusieurs motifs ont été redemandés et bisés.

Bientôt, ces deux nouveautés musicales seront dans tous les salons, sur tous les pianos.

M. Émile Mottiers est un rédacteur du *Progrès* qui fait chaque semaine confidence au public de ses plus secrètes pensées en ce qui concerne le théâtre, il n'a rien de caché pour ses lecteurs et sa franchise est des plus louables.

On jouait l'autre soir, le *Bourgeois gentilhomme* et il a été forcé d'aller l'entendre, mais il affirme que si l'on continuait à jouer Molière comme cela, il finira par trouver la *Vie parisienne* bien plus spirituelle que *Tartuffe*.

Au rebours de bien des gens, M. Mottiers dit ce qu'il pense. Nos félicitations!

Il ajoute :

« Franchement, — franchement toujours, — il vaudrait mieux laisser dormir les chefs-d'œuvre. » C'est ça, laissons dormir les chefs-d'œuvre!

L'aristarque de la feuille où écrit M. Lucien Jantet termine par cet axiome au moins singulier, après avoir dit un peu plus haut leur fait en quatre mots aux pièces *littéraires* :

« Le théâtre doit amuser et élever. »

Nous ne comprenons pas bien; donc, nous pensons que M. Émile Mottiers, qui dit poliment à « Molière: Monsieur, vous m'embêtez », a voulu dire que la *Vie parisienne* amusait et élevait.... la recette.

Vous ne vous en seriez pas douté? ni moi non plus!! Le *Salut public* a abandonné la Suisse pour l'Amérique!! Sans ménager la transition, il a passé du spirituel *Gallicus* au docte *Historicus*!!

Constatons d'abord que les lecteurs de la feuille *libérale* n'ont évidemment rien perdu au change, puisqu'on leur sert une grande république au lieu d'une petite.

Mais en voici bien une autre. Au dire de certaines gens qui se prétendent dans la confidence des pseudonymes, *Gallicus* et *Historicus* ne seraient qu'un seul et même personnage, un écrivain doublé, sachant se montrer sous différents aspects et voulant qu'on s'en aperçoive.

S'il entreprend de donner un nom à chacune de ses qualités littéraires, je plains le dictionnaire des contemporains célèbres...
Quel in-folio !

Nous avons eu le plaisir d'entendre dimanche soir, dans le *Trouvère*, M. Jourdan, ténor lyonnais, ce qui est une des principales qualités de cet artiste, en ce temps de décentralisation. M. Jourdan est un ancien huissier qui a abandonné il y a quelques années Thémis pour Euterpe et Melpomène.

Il sollicitait de M. d'Herblay une audition depuis plusieurs mois, ce dernier l'avait constamment renvoyé à huitaine ; enfin, l'autre jour, il a fait droit à sa requête. L'ancien huissier n'a pas précisément saisi son public, son timbre n'est pas clair, et quand il produit sa note, elle manque de correction ; nous croyons qu'il abandonnera notre ville, théâtre des premiers exploits : il n'est point encore assez fort pour y être valablement cité, le public s'est montré froid à son égard.

Et c'était justice.

Encore une représentation nouvelle !

Avant-hier, les *Célestins* ont donné la *Reine Coïllon*, de Paul Féval.

Et vous ne conviendrez pas avec moi qu'elle est infatigable, la troupe de M. d'Herblay ?

Si au moins le choix du personnel et l'intelligence de la distribution des rôles répondaient à la bonne volonté ! Mais !...

L'affiche de cette première représentation annonçait, comme une curiosité remarquable, l'apparition, au premier tableau, d'un brillant cheval noir.

Le spectateur curieux et haletant a vainement attendu et cherché, il n'a rien vu venir. Ce cheval ne serait-il autre, par hasard, que M. Budaud, le sombre chevalier ?

Nous demanderions, dans ce cas, à quelles courses il a assisté, quels paris il a gagnés et quel est son prix de loutage ?

La réponse sera publiée gratis.

Le Cercle-des-Familles a toujours eu la spécialité des tours de prestidigitation. — M. Régner, son directeur, à force d'en voir, y a pris goût, et il s'offre au public comme un amateur. Puisqu'il n'a pas de plus hautes prétentions, la critique se fera indulgente. Elle ne dira pas même qu'il laisse voir les ficelles de ses tours les plus simples. — D'autant plus qu'il doit faire jouer, dimanche 10 février, une pièce du crû, en 4 actes : *Les Blagueurs*, par notre collaborateur Victor Chauvet.

Mais s'il n'a pas toute l'adresse nécessaire, ses acteurs ont quelquefois plus d'esprit qu'il n'en faut.

Deux de nos collaborateurs (pas moi) assistaient dimanche à la représentation. Et voici le joli petit mot qu'on s'est permis de lancer à leur adresse :

— Ah ! mon Dieu ! mais il est toqué mon futur, s'écrie, dans la *Fiole de Cagliostro*, M^{lle} Dormeuil.

— Soyez tranquille, belle cousine, répliqua immédiatement Réginald, aujourd'hui, les toqués deviennent sages au Réveil.

La 103^e Société de secours mutuels vient d'avoir une assemblée générale annuelle. Un fait intéressant s'y est produit.

De 1844 à 1852, cette société a eu pour président, M. Antoine Chanoz. Depuis cette époque, les présidents de sociétés de secours mutuels ayant été nommés par décret, M. Chanoz n'a plus été que vice-président.

Pour lui prouver qu'il n'avait pas démerité dans l'estime de ses anciens électeurs, qu'il avait au contraire conservé et acquis toutes les sympathies, enfin, comme témoignage de reconnaissance pour les services rendus, ses collègues lui ont donné une belle médaille d'or.

Voilà une distinction honorifique dont on a le droit d'être fier.

M. Labaume, ex-imprimeur du *Journal de Guignol*, fait beaucoup parler de sa personnalité en ce moment.

C'est ainsi qu'une lettre de lui, publiée par l'*Avenir national* et le *Temps*, a valu à ces journaux les avantages du communiqué.

Et dire maintenant qu'il y a une question Labaume ; ce serait comique si les rigueurs dont la loi frappe les journaux, permettait la gaité en semblable matière.

Quoi qu'il en soit M. Labaume est en train de passer à l'immortalité.

Heureuse nouvelle !

M. Jules Mondray n'était pas mort, le *Courrier de Lyon* publie aujourd'hui une Causerie qui lui est envoyée de Paris par son ancien feuilletoniste dramatique.

Elle nous a paru intéressante et spirituelle, cette *Causerie parisienne*, et le *Courrier* a eu vraiment la main heureuse.

Il paraît que les jeunes plumes rencontrent accueil chez ce bon *Courrier*, que quelques-uns trouvent perruque. Son nouveau critique théâtral, M. Paul Ducisay, est un jeune écrivain qui fait ses premières armes dans ce qu'on est convenu d'appeler la grande presse.

Voilà les journaux de Paris qui se mettent à annoncer les représentations de M^{lle} Fargueil, au théâtre des Célestins, dans *Maison Neuve*.

Il ne faut pas oublier qu'il y a quinze jours déjà que le *Réveil*, le premier dans la presse, a donné cette nouvelle artistique.

Un soupçon de fatuité sied bien à la jeunesse. (C'est notre quatrième numéro !)

GONZAGUE.

ÉTUDE PHILOSOPHIQUE

LE PROBLÈME DES ORIGINES

(Suite. — Voir le numéro du 27 janvier.)

C'est pour prouver l'impossibilité de cette existence qu'on a essayé de soumettre les diverses substances végétales et animales à l'ébullition, et qu'on a également fait chauffer l'air, le tout jusqu'à 150 degrés et pendant plusieurs heures. Le feu, disait-on, devait nécessairement détruire le germe, le principe fécondant. Un œuf cuit ne produit pas un poulet.

Mais les savants ne sont pas d'accord sur les résultats qu'ils ont obtenus. Les uns prétendent qu'après l'ébullition et l'échauffement de l'air, les phénomènes de la formation microscopique se sont produits. Ce qui prouverait que les germes n'étaient pas dans l'atmosphère. — D'autres soutiennent que les phénomènes ne se produisent, au contraire, que très-rarement après l'ébullition, et seulement lorsque la chaleur n'a été ni assez forte ni assez longue pour détruire les germes fécondants. Ils assurent, d'ailleurs, que l'abondance des germes atmosphériques n'est pas la même à toutes les hauteurs, qu'elle diminue à mesure qu'on s'élève, que les animalcules croissent en moins grande quantité sur les montagnes que dans les plaines. — Différence très-facile à expliquer, en admettant la présence des germes fécondants dans l'atmosphère, parce que l'air des montagnes est plus pur que celui des plaines, mais différence inexplicable dans le système de la génération spontanée.

La conclusion à tirer est qu'il est à cette heure impossible de résoudre avec certitude le problème de la formation de ces êtres microscopiques au sein de la matière en putréfaction.

Mais alors même qu'on admettrait la génération spontanée, elle ne pourrait suffire à déterminer l'origine de l'humanité.

Son action ne s'exerce que dans des limites restreintes à l'extrémité inférieure de l'échelle zoologique. Or, comment franchir la distance entre l'animalcule et l'homme ? Pourquoi, si une telle formation de l'homme était possible, ne se renouvellerait-elle pas chaque jour comme celle des animalcules.

En outre, ce mode de production n'aurait pu produire que des hommes-enfants, à la première heure et dans le premier état de la vie naissante.

« Personne, dit M. Guizot (*l'Église et la Société*), « n'a jamais dit et ne dira jamais que par une « génération spontanée, l'homme et la femme, le « couple humain, ont pu sortir et qu'ils sont « sortis un jour de la matière tout formés et tout « grands, en pleine possession de leur taille, de « leur force, de toutes leurs facultés, comme le « paganisme grec a fait sortir Minerve du cerveau « du Jupiter.

« Se figure-t-on le premier homme naissant à « l'état de la première enfance, vivant mais « inerte, inintelligent, impuissant, incapable de « se suffire un moment à lui-même, tremblant « et gemissant, sans mère pour l'entendre et « pour le nourrir. Il n'aurait certainement pu « survivre à sa naissance et serait mort de « manière ou d'autre faute de nourriture, de « soins ou de secours. »

D'ailleurs, puisque la génération spontanée n'est pas indépendante de la matière, puisque c'est dans le sein des substances que l'étérogénie se développe, si l'homme était le résultat de la génération spontanée, il faudrait nécessairement pour résoudre le problème de son origine déterminer celle de la matière organique. Et la difficulté n'aurait fait que changer de face.

Parmi les hypothèses scientifiques les plus récentes sur le régime de la formation des êtres organisés se place celle du perfectionnement successif des animaux et des plantes.

L'étincelle vitale serait d'abord apparue dans l'être inférieur par le jeu des forces physique, puis se serait transmise d'espèces en espèces jusqu'à l'homme. « On suppose, dit M. Zimmermann, (page 91), que la moisissure s'est transformée en champignons, le lichen en mousse, la mousse en fougère, la fougère en palmier, et que les polypes qui produisent le corail, se sont développés jusqu'à devenir successivement sépiaires, limaçons, moules, crustacés, poissons ; en un mot, que tout s'est transformé jusqu'à ce que le singe devint homme. »

Certains peuples indiens et malais font un dogme religieux, à l'abri de toute contradiction, de cette transformation du singe en homme.

Dès lors, l'arrivée de celui-ci sur la terre ne serait que la manifestation d'une force régulière, il serait le suprême effort de la nature perfectionnant son œuvre, et non plus une apparition subite et imprévue.

Il faut bien le reconnaître : cette transformation de la vie une fois éclosée, se métamorphosant sans cesse, soit sous une forme végétale, soit sous une forme animale, en mille espèces variées, indéfiniment perfectibles, est le complément indispensable de la génération spontanée.

De grands savants ont formulé, sans restriction, cette hypothèse. Le plus célèbre est le naturaliste anglais Darwin (*De l'origine des espèces*). Ses considérations sont extrêmement vastes ; elles sont le résultat d'un examen de 40 ans, et il y a dans ses déductions une logique qui charme et qui séduit.

Geoffroy Saint-Hilaire avait déjà entrepris de démontrer l'unité des lois de la nature, l'incroyable variété des formes, l'incroyable fécondité des combinaisons se rattachant à un procédé unique, fondamental, qui domine tout, suivant lequel la vie se répand dans certaines conditions déterminées, et sans jamais franchir les limites qui lui sont invariablement assignées. Aux regards de l'observateur attentif, l'analogie des formes se retrouve partout, dans la structure des êtres organisés, même quand les organismes sont les plus différents.

Darwin a fait de cette théorie une ingénieuse et savante application. Il reconstruit le passé du règne animal et nous fait assister à ses principales transformations jusqu'à l'état actuel. Il explique comment se sont successivement préparées ces organisations diverses si industrieuses, si compliquées, et, pour lui, tout est le résultat des forces vives et régulières de la nature. Il soutient que les espèces n'ont pas été créées dans un état de perfection relative et immuable, il pose en fait leur variabilité indéfinie.

Cette variabilité, cette divergence des espèces provient du progrès général, du perfectionnement continu de l'organisme.

Et toutes les mutations favorables produites dans le cours des âges, sont conservées par les individus qui les transmettent par voie d'hérédité de telle sorte que le progrès subsiste toujours en augmentant sans cesse.

Et s'il n'est pas partout identique c'est en raison de l'influence du climat, du sol, de la nourriture en un mot de toutes les circonstances extérieures.

L'inspecteur de la marine française, Duhamel est de la même école. Seulement au lieu de voir dans l'homme un singe perfectionné il y voit un poisson. Les poissons suivant lui ont entre eux l'affinité la plus intime et ne forment tous qu'un seul et grand genre. Par des transitions successives ils sont devenus amphibiens et l'homme lui-même par des permutations de cette espèce tire son origine du genre des poissons. Les bras sont les nageoires, les jambes furent autrefois la queue qui s'est divisée en deux ; et sur toute l'étendue du corps, dans les lignes transversales qui se dessinent le plus nettement sur la main, nous voyons la place où nos ancêtres avaient des écailles.

Que penser de ce perfectionnement successif des êtres ? L'histoire naturelle a-t-elle jamais pu constater la transition d'un animal à un autre ? Quand donc le singe s'est-il fait homme ? Ce qu'on ne voit pas dans le présent, n'a jamais été aperçu dans le passé. Parmi les plantes et les animaux qui nous sont parvenus à l'état de fossiles, on n'en rencontre pas qui servent de degré intermédiaire pour passer d'un état à l'autre.

Il n'y a pas d'être organique dit M. Zimmerman qui soit la somme d'une addition de telle substance première et de telle autre. Tous sont des formes propres de la vie.

Il est vrai que quelques rêves scientifiques agitent confusément certains esprits, surtout depuis le jour où un savant chimiste, M. Berthelot a réussi à préparer avec les éléments (les corps simples combinés ensembles) quelques unes des matières assez complexes qui entrent dans la composition des êtres vivants. On s'est ému comme à l'aspect d'un monde nouveau. Va-t-on fabriquer artificiellement des substances organiques ? La création de la vie va-t-elle être un jour au pouvoir de l'homme ? Tient-on enfin la clé de la nature ?

« Cette clé universelle c'est l'idée du mécanisme. L'univers est le produit de deux facteurs l'atome et le mouvement. Ces deux facteurs doivent expliquer tout. Ce qui n'est pas encore expliqué le sera un jour. »

(Caro l'Idée de Dieu, page 45.)

Quelles espérances, passionnées de semblables expériences peuvent faire naître, quelle brillante création, quelle quantité d'êtres connus et inconnus nous allons voir éclore ! L'homme va trouver son origine dans une cornue !

Mais toutes ces hypothèses ne simplifient pas l'énigme de la création. D'où vient le type primitif de l'espèce qui s'est perfectionnée ? qui a créé l'élément, l'atome, qui a donné le mouvement qui font naître la vie ?

D'autres chercheurs de l'école scientifique ont prétendu que l'apparition de l'espèce humaine sur la terre coïncide avec la rencontre d'une planète qui aurait abandonné sur la nôtre une partie de ses habitants. Agréable hypothèse qui donnerait à l'homme des ancêtres dans la lune !

Il aurait été bienheureux il faut en convenir ce transfuge d'un autre monde, qui aurait rencontré une terre si bien préparée à le recevoir, à le faire vivre et dont il serait immédiatement devenu le roi et le maître.

Cette hypothèse, dit-on, offre à la dignité humaine une certaine satisfaction. Elle explique notre ignorance au sujet de la création, de l'existence du Créateur et de tout ce qui existe sur la terre et en dehors d'elle. Nous devons cette ignorance à la jeunesse, à l'inexpérience de ceux que le hasard a jetés sur notre globe, à l'impossibilité où ils se sont trouvés de laisser à leurs descendants à l'aide de l'écriture ou de tout autre procédé, la science que possèdent les habitants de l'autre planète.

Cette conception de l'esprit ne repose sur aucun fait positif. Je ne sache pas que l'astronomie ait, par ses calculs, jamais découvert qu'un semblable recontre ait dû se produire, et, si un pareil événement s'était réalisé, comment se ferait-il que nul ne pourrait dire quel en aurait été le résultat ? Comment la tradition n'en aurait-elle pas au moins conservé le souvenir ?

D'ailleurs l'homme d'une planète tout aussi bien que l'homme ayant pris naissance et vie sur le globe terrestre ne serait pas moins un mystère au point de vue de sa cause créatrice.

La conclusion forcée de l'examen de toutes ces hypothèses scientifiques est un aveu d'impuissance. Les sciences naturelles comme l'histoire ne savent rien du principe des choses, de la cause créatrice, de l'origine de l'homme.

Et cependant elles ont pris, de nos jours, un légitime et considérable développement. Par la méthode d'observation elles ont saisi la succession et la marche des phénomènes, et chaque jour voit découvrir quelque merveille et disparaître quelque secret de la nature. On reconnaît que l'univers a des lois générales, des lois fixes, immuables, que les faits ne doivent plus être expliqués par des hypothèses. Mais qui a créé cette harmonie, qui a établi cette première loi ? La science ne l'a pas dit encore, le dira-t-elle jamais ?

Reste la métaphysique ; Irons-nous demander à la philosophie l'explication de l'éternel mystère ?

L'étude serait longue, surtout si elle devait embraser tous les systèmes seulement même par une simple énumération, et, quoiqu'on puisse trouver que je sois en vaine de digression, je sens qu'il faut m'arrêter ; je m'égarerai dans ce vaste domaine.

Au point de vue de l'origine des choses, la philosophie a toujours été divisée en deux camps : celui qui admet et celui qui nie la personnalité divine.

Y a-t-il une puissance surnaturelle, indépendante de la nature et supérieure à elle, y a-t-il un être éternel, infini, parfait, tout-puissant, qui ait créé le monde et l'homme ? en d'autres termes, y a-t-il un Dieu créateur ?

Oui, répond avec l'ardeur d'une conviction profonde et sincère, l'école spiritualiste et ses nombreux adeptes.

Pourquoi faut-il que l'école théologique, et le cortège redoutable de ses interprètes, vienne, dans une question où la raison seule et la conscience ont le droit de parler, mêler ses articles de foi, ses révélations divines, et imposer l'infailibilité de ses dogmes ?

Le Dieu de la révélation est de jour en jour plus compromis entre leurs mains. Et toute cette foule de croyants faciles, qui subissent les instincts de leurs cœurs, les impressions de leur enfance et de leur éducation chrétienne, semble vouloir se faire un Dieu nouveau, le Dieu de la raison, le Dieu de la sagesse et de la bonté.

Faut-il, au contraire, nier l'existence d'un être réel, vivant, indépendant de la matière, distinct de l'univers, autrement dit, nier la personnalité divine ?

RODOLPHE D'ISIS.

(La suite au prochain numéro.)

THÉÂTRES DE LYON

La Reine Cotillon.

Quel agréable métier que celui de chroniqueur dramatique, les jours de première représentation aux Célestins.

Dès six heures du soir, il faut s'arracher aux délices du dîner, alors même qu'il serait très-convenablement truffé et arrosée. Il faut ensuite faire dans la crotte un quart-d'heure de chemin, puis rester assis cinq heures durant, sur des banquettes sans dossier et raisonnablement pous-sièreses qui vous brisent les reins, ayant, par surcroît de jouissance, la compagnie immédiate de femmes maquillées ou déguisées en hommes.

Plaignez-vous donc après cela qu'il ne soit pas disposé à dépasser les limites d'une indulgence raisonnable vis-à-vis du directeur de la troupe et des interprètes de la pièce. Que les intéressés se mettent à sa place.

La Reine Cotillon, de MM. Anicet Bourgeois et Paul Féval, nous a fourni une nouvelle occasion de nous divertir honnêtement... de la façon précitée. Il y avait cependant moyen de s'asseoir; la salle n'était pas comble, comme on pouvait s'y attendre à l'apparition d'un drame des auteurs du Bossu; mais le succès n'en a pas moins marché bon train, grandissant à mesure que l'intrigue se corsait davantage.

Et, de fait, le public lyonnais n'est pas aussi froid qu'on veut bien le dire, puisqu'il s'intéresse encore et se passionne par moments pour ces éternels pantins qu'on fait périodiquement et depuis tant d'années défilant devant ses yeux.

Il y a de tout dans ce nouveau drame, de tout ce qui est honnête et connu, s'entend. Les auteurs ont bien fait les choses; prodiguant les ficelles dramatiques qui leur ont déjà tant et si souvent réussi, ils n'ont oublié ni les coups d'épée successifs, ni les papiers mystérieux, ni les évasions providentielles, ni les fossés de la Bastille, ni la fin tragique du traître, sans lesquels nul drame sérieux ne peut exister. Ajoutez à cela un chassé-croisé des plus comiques entre le duc de Richelieu, Louis XV, la Dubarry, Choiseul, Waldeck, le beau chevalier noir qui court après l'héritage de sa mère, sans oublier son amour pour Hélène Guérin, — lisez, marquise d'Etampes, — et enfin, un certain André Jacquin, adonis de bou-tique, qui cherche partout et finit toujours par trouver son adorable Thérèse, comtesse en rupture de ban, grisette quant au fond et grande dame par la (j'allais dire les) forme, et vous aurez toute la pièce.

Le tout traversé de temps à autre par un certain Matifas, gredin de première force, âme damnée par état et traître par profession, qui empêcherait certainement le vice d'être puni et la vertu d'être récompensée, si un pavé bien pensant ne venait, à point nommé, terminer son odieuse existence. Aussi, c'est bien fait; pourquoi s'attaquait-il au chevalier noir?

On le voit, Paul Féval n'a pas abandonné tout à fait ce genre aussi vide que ronflant, que sa verve malicieuse a si drôlatiquement fustigé dans la Fabrique de Crimes. C'est un tort, sans doute, mais on le lui pardonnerait facilement, en égard aux œuvres fortement pensées, et sérieusement écrites qu'il a semées sur son passage, s'il s'engageait à ne pas recommencer. Les auteurs, en écrivant ce drame, n'ont pas eu, d'ailleurs, la prétention de faire un chef-d'œuvre. Amuser le spectateur, tel est le but unique qu'ils poursuivaient; avec un peu d'imagination, beaucoup de mémoire et un brin d'esprit, on en vient facilement à bout. Nous devons même leur savoir gré d'y réussir sans chercher à ravalier le goût du public comme la plupart des grands faiseurs actuels.

Le drame de MM. Bourgeois et Féval, affecte, à certains endroits, des allures historiques; c'est, à mon avis, le tort le plus grave qu'on puisse lui reprocher. Le théâtre est une école, et l'enseignement qu'on y donne doit être sérieux; à plus forte raison, ne faut-il point y fausser le caractère des hommes historiques, et c'est à quoi ne peuvent se résoudre les dramaturges grands et petits.

Le Louis XV de fantaisie et le Richelieu de la Reine Cotillon sont types essentiellement de convention. Je passe sur la Dubarry, femme jolie mais médiocre, qui eût sans doute quelque influence sur la marche de certains événements, mais qui n'appartient pas plus à l'histoire que La Vallière ou Diane de Poitiers. Quant à faire de son impudique amant un homme doux, vertueux, tranquille et clément, cela passe les bornes d'une honnête plaisanterie, et l'on me permettra de préférer à ce portrait fantaisiste le dessin plus

réaliste esquissé par Michelet. Somme toute, les dix tableaux de la Reine Cotillon, n'ajouteront rien à la gloire littéraire de Paul Féval, mais ils ne diminueront pas, je l'espère, celle d'Anicet Bourgeois.

M. Dorsay, au bénéfice duquel avait lieu la représentation, a été quelque peu applaudi à son entrée en scène, ce qui ne l'a pas empêché d'être médiocre d'un bout à l'autre. Je regrette sincèrement de ne pouvoir lui décerner des éloges, comme le faisaient, il y a quelques années, mes prédécesseurs en critique; mais, hélas! on ne peut que rarement former un acteur supportable des débris d'un comédien consciencieux.

Le rôle de M^{lle} Smith est nul et sans effets sail-lants; celui de la Dubarry était tenu par M^{lle} Meyronnet, une ingénue, ce qui ne laisse pas que d'être drôle. M^{lle} Meyronnet pose beaucoup et chante davantage encore..., en parlant, bien entendu. M. Train m'a paru moins froid que d'habitude, et M. Martin de plus en plus uniforme: un peu d'originalité, s'il vous plaît. MM. Butaut et Cazaubon, qui nous quittent tous deux, sont des comédiens de quelque valeur; mais il leur manque le fini, le relief, ce je ne sais quoi qu'on comprend sans le définir et qui distingue l'acteur persuadé de l'artiste convaincu. Ils ne nuiront jamais à un ensemble, mais jamais, non plus, ils ne feront à eux seuls le succès d'une pièce.

C'est à M. Laly qu'on a confié le rôle de Matifas, rôle dont l'importance est loin d'être en rapport avec son talent. La direction a tort, selon moi, de le reléguer au second plan; M. Laly est un artiste, dans le vrai sens du mot, et ce serait une faute plus grave encore de ne pas utiliser ses aptitudes spéciales que de lui conférer, comme l'avait fait une des précédentes directions, l'emploi de jeune premier.

J'allais oublier M^{lle} Maurel. Bien jeune et bien charmante, M^{lle} Maurel, mais bien riche aussi; le public en sait quelque chose. Après tout, il n'est pas absolument interdit d'avoir de jolies dents. M^{lle} Silly, le dit, du moins.

ALFRED DEBEAUCY.



LES PETITS THÉÂTRES

Hé bien! pourquoi pas? Du moment que les théâtres subventionnés ont leur chroniqueur hebdomadaire, pourquoi les petits théâtres, — n'en déplaît à mon spirituel collaborateur, Alfred Debeaucy, — n'auraient-ils pas le leur?

A cela, quelques-uns répondront: « Voyez les grands journaux, ont-ils jamais daigné consacrer une ligne d'éloge ou de blâme à ces théâtriques? »

Pour Dieu! messieurs, apprenez une bonne fois pour toutes, que le Réveil n'a rien de commun avec ses confrères politiques, et que leur ligne de conduite, — si honorable qu'elle soit d'ailleurs, — ne peut pas être la sienne.

Notre journal, décentralisateur, s'est donné la mission de défendre le faible contre le fort, d'encourager le talent qui se révèle, de pousser les jeunes.

Or, quelle est la position faite aux petits théâtres aux jeunes?

Appelés à se soutenir exclusivement par leurs propres forces, sans subvention, sans abonnements, avec le concours d'artistes, pour la plupart jeunes et inexpérimentés, n'est-ce pas un devoir pour la presse littéraire de leur venir en aide, puisque l'appui de la grosse presse leur fait défaut?

La direction du Réveil m'a confié ce mandat philanthropique; j'en suis fier, et je vais m'efforcer de le remplir de mon mieux.

Mais l'espace qui m'est accordé est forcément restreint, et je ne pourrai passer dans ce numéro qu'une revue extrêmement rapide.

THÉÂTRE DU CERCLE-DES-FAMILLES. — Cette mignonne petite salle n'est ouverte au public qu'une seule fois par semaine, le dimanche: c'est regrettable, et à en juger par l'empressement que le public met à s'y rendre, une représentation du jeudi serait fructueuse. Dimanche dernier, salle comble; bilan de la soirée: quatre comédies et deux intermèdes.

La Fiole de Cagliostro a été particulièrement jouée d'une façon remarquable. Il serait déraisonnable, je crois, de demander davantage à des artistes-amateurs. M^{lle} Dormeuil a interprété le double rôle de la baronne de Murville et de sa nièce Aline avec le brio et l'aplomb d'une comédienne consommée. On me dit que cette jeune personne a brillé (c'est le mot) sur d'autres scènes; dès lors, mon étonnement cesse. M. Chava-

non, chargé du rôle de Réginald, l'officier de dragons, s'est également fait applaudir à côté de sa tante-cousine.

Je regrette ne ne pouvoir en dire autant de M. Lanery, l'intendant, qui a encore besoin de beaucoup étudier, et auquel je conseillerai surtout d'apprendre à se grimer, s'il veut tenir convenablement l'emploi des pères nobles.

M^{lle} Dormeuil, me permettez-vous de vous donner le même conseil?

VARIÉTÉS. — Fermé pour cause de réparation... à sa caisse. A quand l'ouverture?

GYMNASSE. — Je me demande pourquoi les cafés, brasseries et estaminets du quartier de la Guillotière regorgent d'amateurs le dimanche soir, tandis que son théâtre... Vraiment, messieurs de la Guillotière, vous n'êtes pas raisonnables, vous possédez une fort jolie petite salle de spectacle, bien éclairée, bien chauffée, avec une troupe, ma foi, très-convenable, et vous préférez vous gorger de bière. Fi! vous mériteriez d'être... Prussiens.

Dimanche dernier, malgré un spectacle de *great attraction*, la salle n'était qu'à demi-pleine. Un drame, *Paris la nuit*, et deux comédies, n'avaient pu arracher les habitants du quartier aux douceurs de la chope.

La troupe est bonne et sait bien ses rôles.

Edgar et sa Bonne, comédie en un acte, a été enlevée avec un entrain étourdissant.

M^{me} Reynier, chargée du rôle de Florestine, est une soubrette de la bonne école, vive, pétulante, ayant le diable au corps. M. Francisque a donné au personnage d'Edgar tout le comique exigé. Le seul reproche sérieux que je puisse lui adresser, c'est de manquer un peu de tenue. Par exemple, ce jeune artiste ne pouvait-il porter un pantalon moins court? Que diable! quand on va se marier!... Après cela, il y avait tant de boue!

Bref, la soirée artistique a été bonne... non la recette.

THÉÂTRE DE LA CROIX-ROUSSE. — On y cultive à peu près tous les genres, mais la terre y est fertile. M. Dolbeau, en directeur intelligent, a eu le bon esprit de faire agrandir sa salle qui, si elle ne brille pas absolument par un « luxe effréné », de décoration est, du moins, spacieuse et com-mode.

C'est, sans conteste, le plus en vogue de nos petits théâtres.

M. Pougand, l'ex-pensionnaire de M. d'Herblay, y est l'étoile du moment. Tout le Lyon intelligent se souvient encore de sa brillante création de Fouquet, dans le drame de M. Charnal. J'ai été à même de me convaincre que cet artiste, en changeant de scène, n'avait rien perdu de son talent... au contraire.

Il s'est surpassé dans le rôle de Georges de Germany, de *Trente ans ou la Vie d'un Joueur*; jeu mâle et vigoureux, diction parfaite, tout y était. M. Billemaiz, dans le rôle de Warner et M^{me} Fiot, dans celui d'Amélie, ont secondé cet artiste avec intelligence et ont fait preuve d'un talent véritable.

M. Dornay, dans le personnage d'Albert, rôle secondaire, a été, comme toujours, plein de distinction.

La scène de la reconnaissance, au cinquième acte, a été notamment jouée par lui avec l'émotion et le naturel le plus exquis; aussi, les dames ne se sont-elles pas fait faute de s'essuyer les yeux. Cruel M. Dornay! Enfin, M^{lle} Valentine, la gentille soubrette que vous connaissez, a joué deux bouts de rôle de la façon la plus satisfaisante. Sous son coquet travesti de petit groom, elle était vraiment adorable. En somme, soirée excellente, salle comble.

Une nouvelle pour finir. Par une faveur spéciale de l'autorité, M. Albert Mizon, l'excellent comique, a obtenu l'autorisation de faire jouer à son bénéfice de jeudi prochain, 7 courant, le *Juif Errant*, drame en cinq actes, avec prologue et épilogue.

Cette pièce sera montée avec un grand luxe de décors et de costumes. Allons, messieurs! prenez hardiment la ficelle, vous n'aurez pas tous les jours l'occasion d'admirer le chef-d'œuvre d'Eugène Sue... un vaillant, celui-là.

LÉON SAINT-URBAIN.

LES CAFÉS-CONCERTS

Si j'ai recueilli quelques nouvelles, ce n'est, ma foi, pas sans peine, il n'est plus possible de pénétrer dans nos salles de Cafés-Concerts. Dès huit heures, toutes les places sont prises. Quel engouement pour ce milieu de musique et de bière aussi frelatées l'une que l'autre, pour

ces exhibitions de femmes sur la scène et dans la salle. Toujours les mêmes et toujours aussi attrayantes une fois que l'autre. Avant peu, il faudra aller retenir son tabouret dès le matin, ou se résigner à faire queue à la porte, comme le commun des mortels; ce sera peu amusant, vous en conviendrez, pour moi, surtout, chroniqueur, qui vais aux concerts bien moins par goût que par devoir.

Etant à Paris, j'ai rédigé pendant deux ans la chronique des Cafés-Concerts dans un journal artistique; mais, là-bas, la tâche m'était bien plus douce. Chaque lundi je recevais une lettre d'invitation de MM. Lorge et Goubert, et à l'heure qu'il me plaisait je pouvais me présenter soit à l'Eldorado, soit à l'Alcazar, j'étais toujours reçu à fauteuil ouvert. A Lyon, la petite presse ne s'étant jamais occupée sérieusement des Cafés-Concerts, il n'est pas étonnant que les directeurs de ces établissements se soient jusqu'ici montrés indifférents pour elle. Mais que ces messieurs daignent ou non me gratifier d'un laissez-passer pour m'exempter de faire queue les jours de cohue, ma critique n'en restera pas moins impartiale.

Ceci dit, je vais vous présenter les artistes.

CASINO. — Directeur: M. GUILLET.

La perle de céans, celle qui est l'aimant attractif et qui fait consommer des chopes, est une charmante petite fille du nom de Gandon, qui dit la chansonnette avec un aplomb... Mais il n'y a plus d'enfants... Elle est haute comme deux moos au plus, et traîne des robes quatre fois grandes comme elle, au moins; elle prend en chantant un soin tout particulier à bien montrer aux musiciens les deux nids d'araignée qu'elle a sous les bras: c'est un *truc* qui en vaut un autre. Après celle-ci, vient Olympe Derville, une bien bonne fille, à qui il n'a manqué qu'un peu de voix pour devenir une célébrité. M. Adolphe, qu'on semble goûter davantage depuis le départ de Plessis, sans doute parce qu'il n'a jamais été moins bon qu'à présent, est chef de file du côté des hommes. Viennent ensuite Lebassi, dit l'homme-flûte; Matt, ténor, et enfin Andrieux, baryton. Quant aux autres chanteurs, ils ne méritent pas d'être nommés.

ELDORADO. — Directeur: M. SURIAN.

Je confesse tout de suite que M^{me} Busseuil n'a pas ma sympathie; voilà trop longtemps qu'elle est parmi nous, et je souhaite de tout mon cœur qu'elle s'en aille au plus vite rejoindre Rissette, Baudin et les vieilles lunes. Les chansons égrillardes de Thérèse ont quelque chose de sinistre dans la bouche de cette femme, maigre et décharnée comme la vieille *Atropos*. M^{lle} Lafourcade, avec un peu de travail remplacerait Busseuil avantageusement. Je verrais avec plaisir le succès de cette jeune artiste, car si la vraie chanson spirituelle et sentimentale devait renaitre un jour, les poètes trouveraient en elle un excellent interprète. Je reviendrai sur cette artiste ainsi que sur tous les autres, une autre fois; aujourd'hui je me bornerai à vous faire connaître les autres noms de la troupe: M^{lle} Linda, forte chanteuse; Franc, ténor; Fronti, baryton. Quant aux comiques mâles, il n'y en a pas, ou presque pas. Les *Tyroliens*, eux, sont fort gentils, mais ils ennuiant plus qu'ils n'amuse.

Une indiscretion pour finir:

M. Surian, sans doute pour que ses clients soient moins gênés, vient de donner congé à une bonne partie de son orchestre. Le soir de cette triste nouvelle, on a trouvé M. Pouinard, — l'habile chef, etc., formule consacrée, — qui pinçait de la harpe aux barreaux entourant la statue de Louis XIV. M. Pouinard était très-ému et chantait d'une voix navrée ce dramatique refrain de Darcier, que notre ami Renard est en train de rendre populaire:

Jarni! versez-moi du vin bleu! etc.

Vrai, c'était poignant!

Jules CÉLÈS

Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont deux exemplaires auront été remis ou envoyés au Gérant.

Le Gérant: REYMOND.

Association typographique lyonnaise à responsabilité limitée.
Regard, rue Tupin, 31.